

MÉMOIRES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Journal de la Société
de l'Histoire et de la Vie
à Sevrans



*Souvenirs d'enfances
sevranaïses*



L'EDITORIAL DE
Jean - Pierre FERRAND
PRESIDENT DE LA
SOCIETE DE
L'HISTOIRE
ET DE LA VIE
A SEVRAN

Cette année, nous nous sommes plus intéressés, dans notre revue et notre exposition, à la vie des sevransais qu'à l'histoire. Toutefois, les souvenirs d'enfance qui nous ont été confiés ont plus d'un demi-siècle, ils se calent donc dans la période historique la plus récente. En ranimant leur quotidien, ils donnent des couleurs au passé de gens simples, les travailleurs venus d'ailleurs, qui ont peuplé Sevrans. Grâce à ces récits sans prétention, les sevransais d'aujourd'hui, pourront mieux comprendre les traits généraux du caractère de la population de la commune dans le milieu du vingtième siècle. Cela alors même que s'accélèrent, depuis trente ans, les évolutions de cette population.

Nous avons retenu une douzaine de témoignages et deux présentations différentes sont proposées. Dans la première, huit participants s'expriment sur les mêmes thèmes. Ils sont présentés selon leur ancienneté de façon à comparer l'évolution de Sevrans, des conditions de vie et des mentalités sur une période couvrant la fin de la guerre de 14 aux années 50. Lorsque c'est possible, nous indiquons les antécédents et le berceau familial. Dans la suite, chaque personnes évoque son enfance à Sevrans, sans rupture d'une façon plus intime et personnelle.

Nous espérons vivement que beaucoup de lecteurs auront envie, à leur tour, de confier leur témoignage

SOMMAIRE

- | | | | |
|----|--|----|--|
| 2 | <i>Huit sevransais évoquent...
récits entremêlés.</i> | 47 | <i>Dur d'être l'ainé...
par Lucien Chauvel.</i> |
| 29 | <i>Te rapelles-tu...
par J. Corberand et Y. Texier.</i> | 51 | <i>Quand on dansait au Pas Bileux.
par Christiane Ranouil.</i> |
| 38 | <i>Une jeunesse sevranaise.
par Jean Lelong.</i> | 57 | <i>Adrien Dugueret Horticulteur...
par Gilles Boudin.</i> |
| 43 | <i>De belles années près du canal.
par Georgette Pécelet</i> | 58 | <i>291 mariages.</i> |

SOUVENIRS DE JEUNESSE ENTRE DEUX GRANDES GUERRES

Huit sevranaïis évoquent leur enfance



Solange SAINTAMANT est née en 1913 à Freinville.

Le berceau de la famille est dans les Ardennes. Une sœur aînée est née en 1907. Le père s'était

déplacé avec sa famille pour travailler dans le Pas-de-Calais.

En 1914, le père est mobilisé, la mère Zoé et ses deux enfants fuient devant l'invasion allemande. Ils s'installent à Freinville et retrouvent les parents de Zoé et trois sœurs. Solange découvre son père au cours d'une permission, mais n'en garde que peu de souvenirs : "Quand j'ai vu un homme barbu, je me suis sauvé en courant..."

Démobilisé, il travaillera à Persan-Beaumont et disparaîtra de maladie, deux ans après.



Lysiane BEUDIN est née le 1er avril 1921 à Sevrans, 22, boulevard de l'Ourcq.

Elle est la dernière d'une famille de quatre enfants.

La sœur, l'aînée était née en 1913. Sa mère,

Henriette BISSONNIER était née à Sevrans et habitait rue Doulcet. Elle a été fleuriste.

Le père travaillait à la Mairie de Paris et exerçait la charge de commissaire des fêtes de Paris. Lysiane perdit sa mère lorsqu'elle avait 4 ans.

La famille vivait en location avec la grand mère... dans une maison bourgeoise au bord du canal.



Claude GASNIER est né le 12 mai 1921 au domicile des parents 70, rue Truffard à Paris dans le 17^{ème} Arrondissement.

Le père était agent des postes à Paris près de la place Clichy. La mère était

employée de banque (Banque des Pays du Nord). Claude est fils unique.

La famille hébergeait aussi la grand mère dans un petit appartement ne comprenant qu'une chambre et une salle à manger transformée la nuit en chambre pour Claude et l'aïeule. En 1926, Paris subissait une crise du logement qui frappait les foyers modestes.



Gilbert DUMONT est né le 3 septembre 1928, allée Henri IV à Sevrans, quartier de Freinville

Une sœur était née en 1925.

Sa mère Odette SAINTAMANT était la sœur de Solange. Elle était

brodeuse et travaillait à Paris dans la même société que sa sœur.

Le père, mécanicien ajusteur était fils, petit fils, etc... rien que des forgerons vosgiens sur plusieurs générations.

Son grand père Jules n'a pas voulu reprendre la forge familiale car les clients, cultivateurs pour la plupart ne réglaient leur dette qu'une fois l'an, à la Sainte Barbe (patronne des forgerons) et encore fallait-il les inviter à table à cette occasion. Ayant appris que les Freins Westinghouse embauchaient, la famille emménagea à Freinville en 1919.

Dans un premier temps ils furent locataires dans la maison dite du Bois du Roi à Freinville,

puis allée Henri IV, près de l'Eglise Sainte-Elisabeth.

Les parents de Gilbert se sont connus au bal du "Trianon".



Odette MARCY est née à Sevrans 29, avenue Victor Hugo le 15 mars 1917.

Le père est originaire de Busigny, la mère de Livry. Odette avait deux sœurs plus âgées de 10 et 13 ans. Les parents s'étaient connus au bal de la mairie de Livry. Ils logèrent d'abord en location rue du Pressoir dans cette ville. Le père, entrepreneur de maçonnerie achète en 1907, un terrain au 29, avenue V.-Hugo.



Jacques MORTUREUX est né en 1932 à Paris 14^{ème}. Les grands parents maternels étaient tous deux infirmiers dans un hôpital parisien. Le grand père, d'origine bourguignonne, la grand mère

d'une famille bretonne de 6 enfants. L'aînée de la famille, infirmière avait ouvert la voie à plusieurs de ses frères et sœurs dont la grand mère. Marie, la mère de Jacques est née de ce couple infirmier.

Du côté paternel, la famille était d'origine bourguignonne. Le grand père était livreur de farine chez les boulangers et les pâtisseries dijonnais avec cheval et charrette. Une fille infirmière était amie avec la mère de Marie. Elle avait un frère André qui rencontra ainsi sa future épouse. Le couple s'installa rue Méchain une petite rue calme, du 14^{ème} arrondissement.

Marie était corsetière et travaillait à domicile. André tout d'abord comptable, entra ensuite à l'Octroi de Paris. (C'était une sorte de douane frappant de taxes toutes marchandises entrant dans la capitale).

Quelques mois après sa naissance Jacques fut atteint d'une pneumonie qui lui laissa une santé fragile avec un manque d'appétit

qui inquiétaient les parents. C'est la raison du déménagement à Sevrans. Du reste, Sevrans c'était la campagne, des fermes, des champs et à côté à Villepinte un sanatorium. Ce devait être dans le premier semestre 1935.



Sylviane LHONORE est née à Montfermeil le 14 mars 1940. Sa mère était originaire de Normandie. Son beau-père, Monsieur PEROT tenait un dépôt de charbon à Sevrans, près de son pavillon, 8, rue Lucien

Sampaix (face à l'église). Par ailleurs il possédait deux locaux commerciaux, rue de la gare : l'un, occupé par une charcuterie était loué et il exploitait dans l'autre, une boulangerie, parallèlement avec le dépôt de charbon. Il était originaire de Seine-et-Marne. La mère de Sylviane rencontra Monsieur PEROT (veuf) en 1928 chez une de ses sœurs, Madame VITASSE, demeurant 28, rue Michelet. Cette dernière se faisait livrer par Monsieur PEROT un sac de charbon qu'il portait sur une épaule et un pain de l'autre main. Madame VITASSE fut tuée derrière son pavillon par des éclats d'obus en 1944 lors de la Libération.



Anny LANGENEGGER est née à Clichy en 1938. Le grand père paternel était d'origine suisse. Le père est né à Paris, la mère, d'origine alsacienne faisait partie d'une famille de sept enfants dont cinq survécurent. Le grand

père maternel travaillait dans une usine de tissage en complétait les revenus de la famille avec un peu de culture et l'élevage d'une vache.

Petite fille, la maman d'Anny confectionnait déjà ses tabliers d'école. Jeune fille, elle arrive à Paris à 20 ans et travaille comme serveuse dans un café de Montreuil. Elle avait pour clients les LANGENEGGER père et fils. Les parents d'Anny se marièrent à Montreuil.

LA VIE DANS MON QUARTIER...

C'est là, d'abord, que l'on vivait.

Solange. La famille était installée à Freinville près de la halte du chemin de fer, au début de l'Avenue Liégeard. La mère et ses deux filles emménagèrent avenue Colbert (actuellement Léo Lagrange) mais sur le territoire de Livry.

Dans son enfance, le marché se tenait le long de l'usine Westinghouse. De l'autre côté du boulevard, l'espace était occupé par un petit bois. Un petit chemin serpentant entre les arbres permettait un raccourci pour atteindre les commerces de la rue Liégeard. Les allées avoisinantes, Condorcet, Richelieu, offraient l'aspect de chemins peu construits.

M. MARCY, le père d'Odette, avait acheté un terrain au 29, avenue Victor-Hugo aux environs de 1907. Le pavillon fut monté avec les parpaings qu'il confectionnait avec l'aide de son épouse. Puis se fut un hangar pour abriter le matériel. Plus tard cette construction sera transformée en petite maison pour loger une sœur nouvellement mariée.

L'avenue Victor-Hugo apparaissait comme un lieu plutôt résidentiel. Plusieurs pavillons en meulière abritaient des notables. Ainsi M. Joseph FAURE que tout le monde appelait le Sénateur, car il était effectivement Sénateur de Corrèze, avait trois enfants dont une fille aînée qui lui servait de secrétaire et parfois de chauffeur. Il faut croire que cet Auvergnat était digne de sa réputation, dans sa maison : ni bonne, ni jardinier. C'était la mère qui s'occupait de tout.

Autre personnalité du quartier, quoique plus modeste, M. FLANDRE, conseiller municipal pendant plusieurs mandats habitait 25, avenue Victor-Hugo.

Odette a été témoin de la disparition soudaine de M. FLANDRE. C'était au mois de juillet, le soir et Odette MARCY se

souvent que la fanfare des pompiers parcourait les rues principales de la ville, suivie d'une retraite aux flambeaux.

Le Maire, M. PETITPAS habitait juste en face de M. FLANDRE. Si bien que les musiciens ont joué la Marseillaise pour les deux élus en même temps. Odette avait 14 ans, et en voisine elle est venue voir cette petite manifestation républicaine et elle précise : "Les deux personnes étaient sur le pas de leur porte, au garde à vous. Quand l'hymne a été terminé, les musiciens se sont mis en route. Mais les suiveurs se présentèrent à leur tout devant les maisons avant que les deux représentants de la commune n'aient le temps de faire un geste et le groupe d'hommes entonna l'Internationale. C'était un groupe de militants communistes. M. FLANDRE s'affaissa, des personnes le transportèrent sous la pergola de son pavillon et il fut installé dans un fauteuil en osier. La bonne de la maison approcha un petit miroir de la bouche de son patron et on constata le décès". C'était le 11 juillet 1931 à vingt-deux heures comme l'atteste son acte de décès. Beaucoup de personnes ont cru, à tort, que l'événement avait eu lieu le quatorze juillet.

En bout du terrain des MARCY était installé un débit de boisson et un jeu de boules. "Au bon bouliste" ouvrait sur l'avenue Hoche. Une petite piste cimentée et abritée permettait de faire danser quelques couples au son d'un piano mécanique. "Et nous, le dimanche nous approchant de la barrière, nous appelions « M. COUSIN, M. COUSIN ! », le patron, qui nous servait des rafraîchissements".

Lysiane BEUDIN occupa toute sa vie une belle maison bourgeoise au 22, boulevard de l'Ourcq. En location avec sa famille puis en qualité de propriétaire en 1961.

La maison louée consistait en rez-de-chaussée élevé sur sous-sol divisé en cuisine,

salle à manger, salon office, grand vestibule et cabinet. Un premier étage divisé en trois chambres à coucher et deux cabinets de toilette. Un deuxième étage divisé en deux chambres de bonne et grenier. Un jardinet devant, mais le propriétaire se réservait la jouissance du jardin qui s'étendait jusqu'à la ligne de chemin de fer.

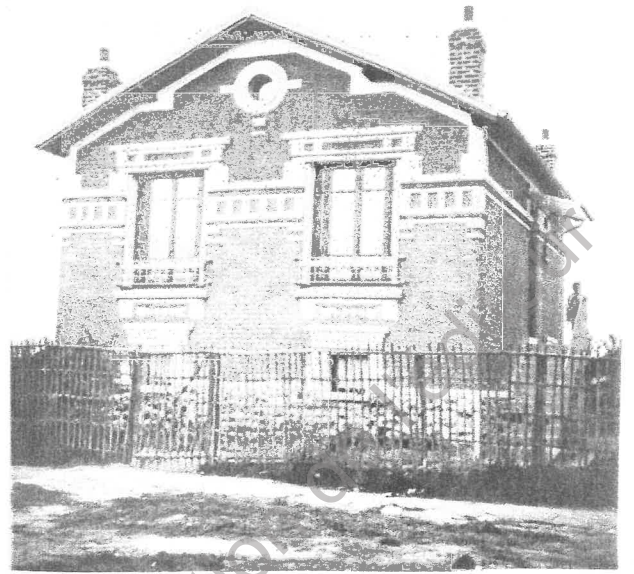


Un peu plus loin, l'établissement de santé "La Villa des fleurs" aurait servi de relais de chasse sous Napoléon III.

Claude GASNIER Le quartier des Primevères fut en partie loti par la société immobilière BERNHEIM de Paris. La vendeuse se nommait, Madame Marie Justine RENDU, demeurant à Paris rue de Naples épouse de Henri Louis Vicomte de BERENGEE, ancien officier de cavalerie. Le lieu dit était la Garenne de Fontenay. La maison fut construite avec l'aide la loi Loucheur et l'emménagement eut lieu en automne 1928. L'avenue des Primevères était seulement piquetée et ce n'était qu'un chemin de terre à l'exception du début de la rue. Le camion de déménagement ne pu même pas parvenir devant la maison par crainte de s'embourber. Les meubles ont été transportés à bras d'homme.

Plusieurs lots de petits terrains étaient déjà achetés par des parisiens. Des cabanes

en bois avaient été édifiées pour passer le week-end.



Le problème de l'eau était en partie résolu. "L'architecte avait prévu une citerne de 2000 litres alimentée par les eaux de pluie et construite au sous sol. Une pompe "Japy" sur l'évier fournissait l'eau ménagère. Dans le jardin sur une autre pompe aspirait une nappe phréatique. Cette eau réputée potable était néanmoins très sulfureuse avec une odeur qui prenait à la gorge. En adaptant un filtre elle perdait son goût désagréable. Enfin, plus tard une fontaine fut installée à l'angle de la rue Raspail et de la Concorde. L'eau sulfureuse était surtout utilisée pour rafraîchir (des boissons en bouteille, le beurre, l'été). Pourtant quelques personnes continuaient à boire l'eau sulfureuse dans un but curatif".

Des femmes commençaient à travailler à Paris dans les bureaux. A la mauvaise saison, elles se chaussaient de bottes, remplacées par des chaussures vernies dès qu'elles parvenaient à la gare de Sevan.

Parmi les souvenirs marquants de Claude, il ne peut oublier "la petite boucherie rue de la Concorde, tenue par M. BOURDON. Tous les deux jours, le boucher allait chercher sa viande à la Villette. Enveloppée dans un drap blanc, le quartier était transporté sur son épaupe dans le train et en autocar.

Gilbert DUMONT. Ses parents font construire un pavillon rue de Penthièvre, mais sur le territoire de Livry. On a vite fait de passer d'une commune à l'autre, mais l'important pour les riverains, c'est qu'ils sont de Freinville. Il y demeura jusqu'à son mariage en 1951.

Jacques. "Notre première maison à Sevrans était située au 36 de l'avenue Hoche, et nous étions locataires. J'avais trois ou quatre ans et je ne me souviens plus de la configuration intérieure. Par contre, je me revois debout

sur le perron et chantant la carmagnole.

Au 34, dans une petite maison au fond du jardin, vivait une famille de quatre enfants, quatre filles. Annie avait mon âge et nous jouions aux mariés, affublés de vieilles nippes. Elle m'initia à la préparation de bouillie de terre et des hachis de vers de terre, véritables découvertes pour un petit parisien. Les CHENIVESSE étaient d'origine provençales dont l'accent me chante encore à l'oreille. Le père travaillait dans une grande banque parisienne.



L'avenue Hoche vers 1936.

Par une belle matinée ensoleillée ma petite amie a fait quelques tours de tricycle sur le trottoir puis on a mis le jouet dans le camion de déménagement et tout le monde est parti. Nous nous reverrons pendant la guerre et jusqu'en 1950. Cette famille chaleureuse était devenue des amis pendant les années douloureuses.

Je ne sais pourquoi, mais nous ne sommes pas restés longtemps avenue Hoche. Nous nous sommes transportés au 2, avenue Jean Baptiste.

Avenue Jean Baptiste, c'était le même quartier, l'avenue, perpendiculaire au canal, joint l'avenue Victor Hugo. C'était un quartier pavillonnaire, entièrement construit depuis environ dix ans. Je revois assez précisément la distribution des pièces. A l'arrière une cuisine avec une pompe à main sur l'évier, mais il y avait l'eau courante. Devant salle à manger, chambre des parents. Une petite chambre pour moi, un cabinet de toilette et une chambre en haut et une cave. Le terrain était de dimensions modestes et à l'arrière une grande cuve, en

béton, devait recueillir les eaux pluviales de la toiture. "La Madelon", c'était le nom de notre pavillon, artistiquement peint sur une plaque émaillée fixée à la porte de la grille, était séparée de la maison voisine par un fossé assez profond qui avait de répugnantes odeurs d'égout particulièrement pénibles à la belle saison. Ces voisins, des retraités possédaient un joli pavillon en meulière entouré d'un grand jardin planté d'arbres fruitiers. En face, les SIMON ; l'homme était un ancien facteur. Un peu plus loin habitaient la famille TERQUEUX. Les deux garçons, un peu plus âgés que moi auraient pu faire des compagnons de jeu. Mais je ne devais pas jouer dans la rue, mes parents craignaient la proximité du canal et ma mère jugeait leurs jeux trop brutaux pour moi. J'enviais beaucoup les deux frères, car ils possédaient des choses que l'on me refusait : des bottes en caoutchouc noir et brillant – le caoutchouc était malsain car il conservait l'humidité aux pieds. Mais surtout, ils pouvaient jouer avec des pistolets car je les voyais se "canarder" dans la rue, tandis que je restais derrière les barreaux de la grille, comme un prisonnier. L'aîné, Raymond, se retrouvera avec de vraies armes à la main, membre de la Compagnie Robespierre et participa à la libération de Sevran (il figure sur une photo de groupe reproduite dans le livre de Monsieur BLESY "La Résistance à Sevran").

Mon père avait offert le choix à ma mère entre l'achat d'une petite voiture (Simca5) ou la construction d'un pavillon. Bien évidemment la seconde proposition fut retenue. La loi Loucheur et le statut de fonctionnaire de mon père offraient des possibilités de prêts intéressantes.

A la fin de 1938, notre pavillon commença à surgir de terre au 61, de la rue Augustin Thierry dans ce qu'on appelait toujours le lotissement de la Mairie. Lorsqu'il fut couvert mon père fit placer sur la cheminée selon la tradition le drapeau tricolore mais en plus, le drapeau rouge

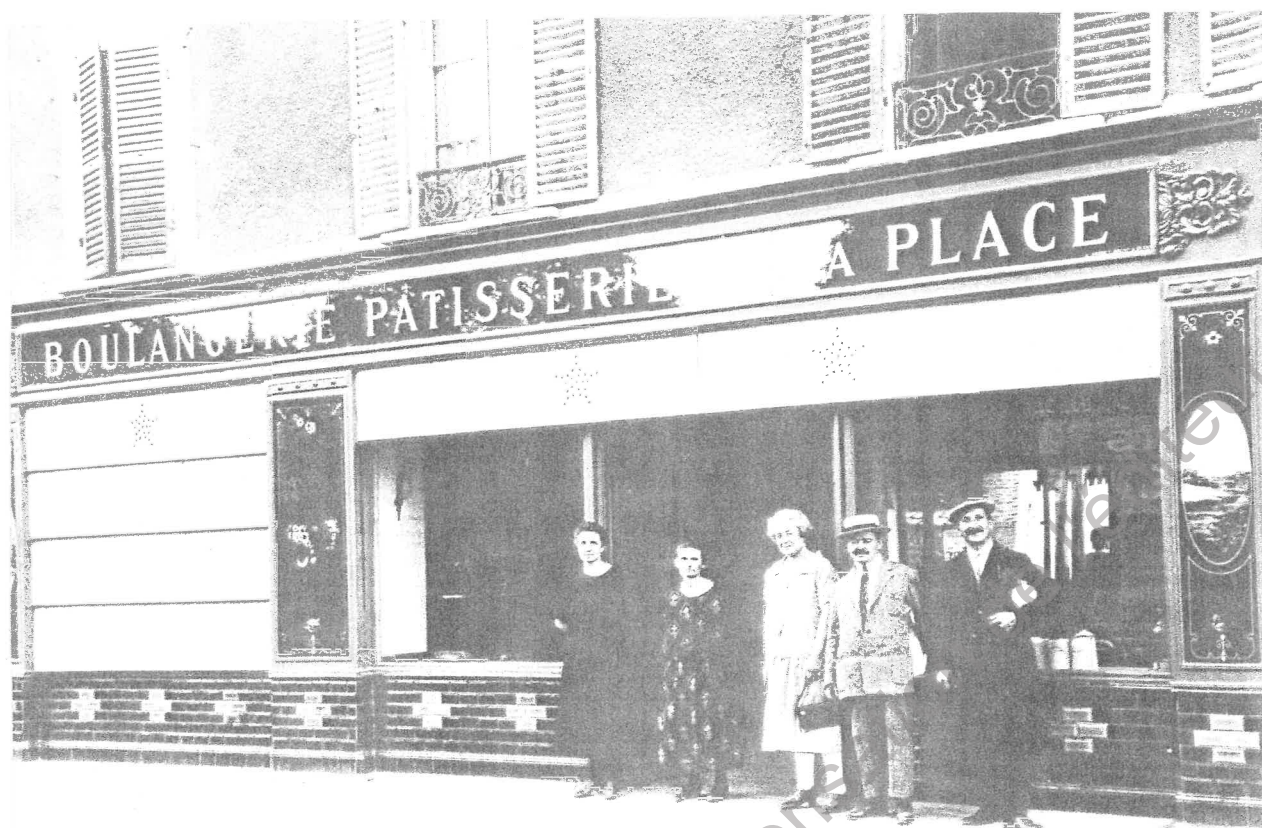
frappé de la faucille et du marteau. Peu après ce fut la signature du pacte germano-soviétique et l'interdiction du Parti Communiste.

A cette époque le quartier était construit à 90 %. Le restant était constitué de terrains nus parfois cultivés en potagers. Ou occupés de petites cabanes en bois réservées aux week-end des parisiens. C'était le cas pour notre terrain acheté en 1928 par un couple de Charenton à la Société Pharos qui avait lotis plusieurs quartiers de Sevran. La rue devait être légèrement bitumée car j'ai le souvenir de pierres émergeant par endroits. Les trottoirs étaient en terre, mais les propriétaires avaient la possibilité de se faire livrer du mâchefer par la commune. J'ai connu la fontaine de l'angle de la rue Mignet et l'hiver de vastes flaques de glace s'étendaient autour jusque sur la chaussée.

Nos plus proches voisins étaient des ouvriers ou membres de petite maîtrise et quelques employés et retraités. Notre voisin immédiat tenait de son père un petit pavillon qu'il n'occupait que les week-end et pour les vacances. A la belle saison il venait fréquemment avec sa femme en vélo (elle portait une jupe culotte) de son logis du nord-est parisien.

Sylviane. Sur un terrain de 1500 mètres carrés comportant le dépôt de charbon et un hangar, Monsieur PEROT avait fait construire en 1922, un grand et beau pavillon avec un étage et une toiture terrasse par un maçon sevrannais, Monsieur ZUCCA.





On pose devant la belle vitrine décorée.

La boulangerie de la rue de la gare avait un certain cachet avec la façade de la boutique décorée à l'ancienne, de carreaux de couleur vernis et de médaillons peints ovales. A l'intérieur, le plafond peint de fresques et les murs habillés de glaces et d'autres fresques champêtres ont marqué le souvenir de ceux qui l'ont connu.

Le dimanche, les messes animaient le début de la rue Lucien SAMPAIX. Mais, parfois Monsieur PEROT coupait du bois à la scie circulaire dans la cour et le curé se plaignait du bruit qui troublait le recueillement des fidèles. Enfin, c'était dimanche !

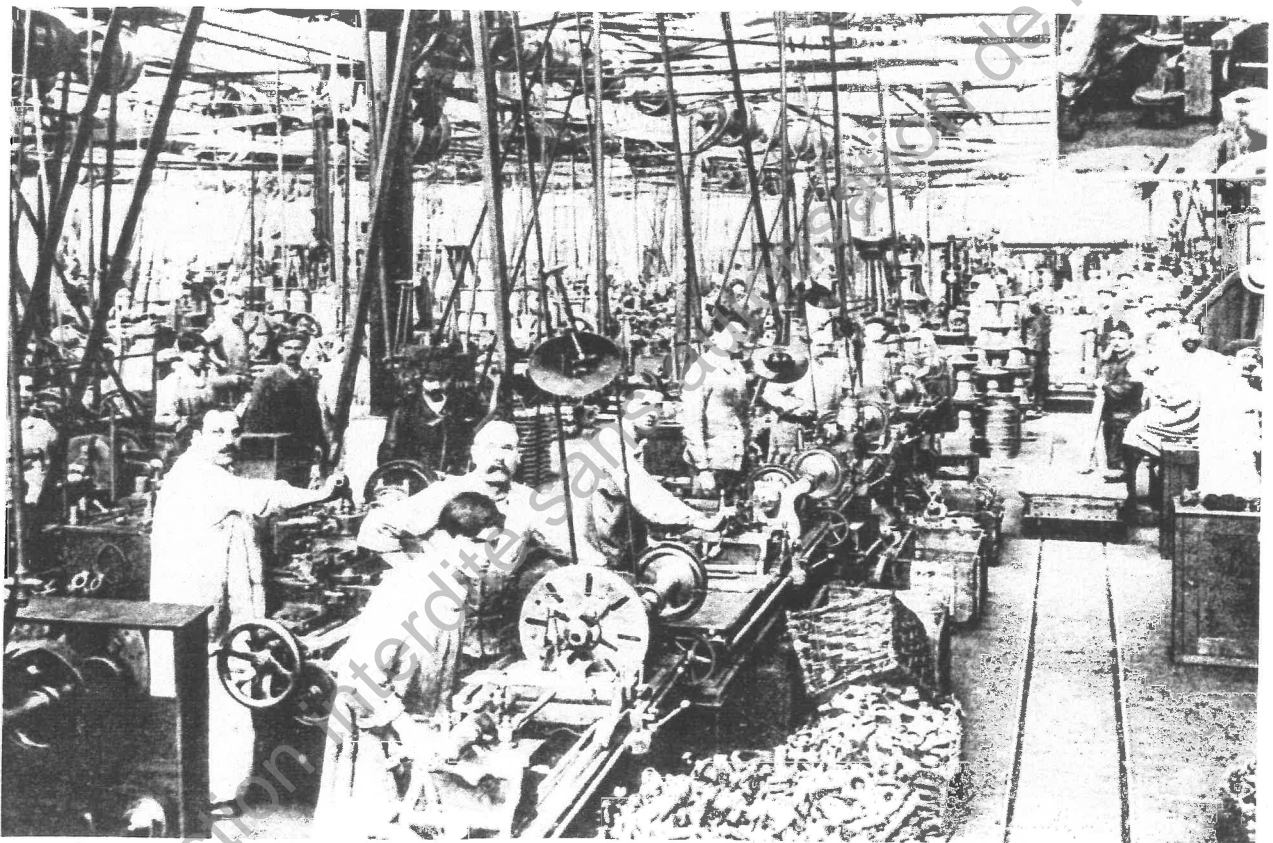
Anny : Frêle petite fille, à santé délicate, préoccupait les parents. Ce fut la raison du déménagement de la famille 11, rue de l'Indépendance, dans une maison, propriété d'une de ses tantes. C'était une construction en meulière du début du siècle située dans le quartier du Marais. Ce quartier, proche de l'église avait vu se construire quelques maisons bourgeoises dès la fin du 18^{ème} siècle. Il restait encore des terrains nus, mais beaucoup étaient déjà construits de petites maisons ou de cabanes qui furent détruites ou transformées à partir de années 60.



EN FAMILLE...

Solange : Pendant la guerre 14-18, le père était mobilisé et la mère trouva du travail aux Freins Westinghouse. Celle ci fit connaissance d'une collègue d'atelier qui était dans la même situation, avec deux enfants à charges. Les deux femmes s'arrangèrent à travailler chacune dans une équipe différente : l'une de jour et l'autre de

nuit, afin de pouvoir garder leurs quatre enfants. Mais ensuite pour être plus proche de ses filles, la mère de Solange vendit de la layette sur les marchés de Gargan et du Raincy pour son compte. Elle transportait sa marchandise en poussant une "baladeuse" (plateau en bois, monté sur deux roues).



L'atelier du bronze aux Freins vers 1920.

« Ma mère était très sociable. Elle offrait facilement des fleurs ou des légumes de son jardin aux gens qu'elle connaissait un peu. Dans le jardin, il y avait un puits et l'été, nous descendions dans un seau le beurre et les boissons à rafraîchir. Nous n'achetions jamais de légumes. Nous élevions poules, lapins, canards, et même un

cochon pendant la guerre (1939), mais c'était interdit. Nous avons été dénoncés et le cochon a été confisqué. Ma mère a fait son jardin jusqu'à la fin. Elle avait 86 ans.

La propriétaire de notre logement travaillait dans une maison de passementerie à Paris. Maman me présenta chez COURTIER, maison très importante qui avait une clientèle

étrangère et surtout en Amérique du Sud. Elle était spécialisée dans les ornements des vêtements féminins et aussi des chapeaux. Ils avaient besoin d'une apprentie, mais il fallait commencer presque tout de suite. L'école se terminait le 13 juillet et j'ai commencé le 15 sans pouvoir prendre quelques jours de vacances scolaires. En plus de la passementerie, il existait aussi un atelier de broderie et un de maroquinerie où

j'ai été engagée comme manutentionnaire. Chaque atelier comprenait une dizaine d'ouvrières.

Mon rôle consistait à fournir aux ouvrières toutes les matières et accessoires dont elles avaient besoin. J'étais très rapide et bien vue de tout le monde. Le chef m'appelait "l'éclaireur". C'était un travail qui me convenait bien car j'avais toujours dit que je ne voudrai pas travailler assise.



Chaque matin, je prenais le train à la halte de Freinville avec ma sœur qui était brodeuse et travaillait aussi à Paris. Nous changions à Aulnay pour arriver Gare du Nord. Bien souvent, j'allais à pied jusqu'à l'atelier situé derrière l'Opéra comique et je gardais le prix du ticket de métro. Par la suite ma sœur, qui était la maman de Gilbert a aussi travaillé chez COURTIER". »

Odette « Lorsque j'ai eu l'âge d'aller danser, j'étais toujours accompagnée l'après-midi, d'une sœur aînée. Mais le soir, c'était ma mère. Donc un soir, ma mère me dit : "tu vois le petit jeune là-bas, il veut toujours danser avec toi. Je l'observe 'et

quand tu dances avec un autre, il se rassoit". Moi, j'aimais bien danser avec l'un et l'autre. C'est comme ça qu'on apprend et qu'on s'amuse. Et ma mère a continué : "Si tu ne dances pas avec lui, je te donne une claque. Et on s'en va !". J'avais 19 ans, mais ma mère l'aurait fait. Alors j'ai continué et il a été mon fiancé et puis mon mari et je ne l'ai pas regretté. »

Lysiane : Son père revenait déjeuner tous les midis avec ses enfants. Il prenait ponctuellement le train quatre fois par jour si bien que les voisins qu'il croisait pouvaient régler leur montre. Rappelons que M. BEUDIN travaillait à l'Hôtel de Ville à Paris. Parfois, il

lui arrivait d'emmener un de ses enfants à son bureau le jeudi ou un soir lorsqu'il y avait une réception à l'Hôtel de Ville.

« Placée derrière le buffet, à peine les discours terminés, je pouvais voir les gens se précipiter et le plus étonnant, les "femmes bien mises" arriver avec des petits paniers pour emporter des provisions. »

Le père était pêcheur, adhérent du

Gardon Sevranaise et toute la famille pêchait. Il suffisait de traverser la rue et de descendre des marches qui avaient été taillées dans le talus. Chacun avait sa place.

A part la pêche, M. BEUDIN s'occupait d'associations d'anciens combattants et de locataires. Chaque soir en rentrant du travail, il aimait écouter la radio sur son poste à "galène".



Concours régional de pêche le 26 juin 1949.

Claude : « Le dimanche après-midi, nous allions souvent au cinéma du KURSAAL et je me souviens quand parfois le public réagissait bruyamment - surtout pendant les actualités d'avant guerre - Mlle DOMINIQUE (la fille des patrons) arrêtait la projection et "vous n'êtes pas ici pour faire du scandale, mais pour vous distraire. Alors vous vous taisez, ou il n'y aura pas de cinéma !" Et ça ne bougeait plus. »

Il y avait aussi des promenades à pied

le long du canal et à travers champs sur la butte. C'était un talus d'environ trois mètres de haut qui devait servir à la construction d'une ligne de chemin de fer, qui coupait la plaine suivant un axe nord-sud et franchissait la route des Petits Ponts peu après l'Hôpital Ballanger. Les promeneurs pouvaient même pousser jusqu'au Sanatorium de Villepinte.

A la maison un espace était réservé derrière pour jouer au crochet. M. GASNIER pratiquait aussi le jardinage. Les vacances se

passaient dans la famille, dans un petit village près d'Auxerre. Avec les congés payés, la famille fit un séjour à Grenoble et l'année suivante ce furent dix jours à Granville.



En famille, lecture au jardin.

Jacques. « Mon père était employé d'octroi. Le "gabelou" portait un uniforme bleu marine constitué d'une casquette souple, une vareuse et un pantalon. Une vaste pèlerine devait servir par temps de pluie ou grand froid lorsqu'il devait contrôler les chargements. Parfois mon père rapportait un camembert, quelques kilos de pommes ou même un morceau de viande, cadeaux des transporteurs. Ma mère n'exerça plus d'activité jusqu'en 1945. La famille se réunissait souvent avec une sœur de mon père Hélène, mariée à un employé de banque et vivant à Paris. Ma tante Hélène n'avait pas eu d'enfant et j'étais particulièrement gâté.

A la fin d'un bon repas, lorsque l'oncle Maurice avait pour la unième fois fait le récit de la prise de sa tranchée par les Prussiens, utilisant les couverts et la salière pour bien préciser les lieux, il arrivait que mon père entonne quelques airs d'opéra. Il avait du reste un cahier de musique qu'il avait peut être rédigé à l'armée. La tante Hélène à son tour lançait des roucoula-

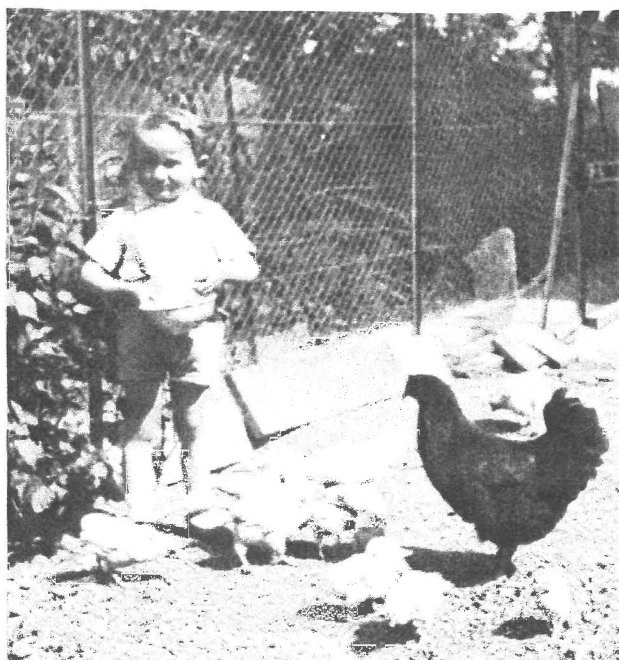
des dans un répertoire plus léger. La spécialité de l'oncle Maurice, c'était les monologues et les chansonnettes des célébrités du Caf-conç.

Pour les fêtes de fin d'année "on mettait les petits plats dans les grands". Les huîtres, les escargots de Bourgogne de rigueur, le boudin blanc, la dinde aux marrons, puis la mousse au chocolat, spécialité de la tante Hélène était accompagnée par quelques coupes de champagne.

Avec le recul, je suppose qu'il y avait chez les enfants du livreur de farine une sorte de revanche à prendre sur leur enfance lorsqu'ils ne trouvaient dans leurs sabots qu'une orange et quelques "papillotes".

Des vacances, en Bourgogne en 1936, chez sa sœur Renée avaient donné l'idée à mon père d'essayer un petit élevage de poules. Amédée, le beau frère, instituteur d'un petit village, lui avait montré sa propre expérience.

Et l'hiver suivant, je me souviens parfaitement avoir accompagné ma mère à la gare de Sevrans. Dans le bureau des employés un carton percé de trous, d'où sortait un concert de pépiements, était placé sur le radiateur. Les trente poussins d'un jour, ramené à la maison furent introduit sous une couveuse installée à la cave. Cette couveuse circulaire, terminée par une petite cheminée était chauffée par une lampe à pétrole.



Emerveillé je ne me lassais pas de regarder les poussins se glisser sous le petit rideau pour picorer quelques grains puis retourner se chauffer près de la lampe. Au printemps, une partie du jardin clôturé voyait s'ébattre les poulettes.

A la même époque un autre événement fit irruption dans ma vie. Ce fut l'arrivée de la T.S.F.. Mon père avait autrefois utilisé un poste à galène abandonné depuis longtemps. Nous avions bien un phono à aiguille au son crachoteux mais c'était un cérémonial réservé aux dimanches en famille. La T.S.F. c'était gai et amusant avec la réclame et ses slogans chantés que j'apprenais sans m'en rendre compte (la Boldoflorine, André le chasseur sachant chasser). Très tôt la radio ce fut pour moi une ouverture sur le monde. Mais les faits divers de l'époque me frappaient et je me souviens de mon imagination marquée par une histoire de malle sanglante déposée dans une consigne de gare. Mais c'était surtout la fantaisie gouailleuse de Jeanne SOURZA et Raymond SOUPLEIX que je retrouvais "Sur le banc" et le soir les aventures de la famille DURATON.

Très tôt, j'ai accompagné mes parents au cinéma et pas seulement au KURSAAL. Un film soviétique m'avait tellement marqué que j'en ai toujours conservé le titre en mémoire : TCHAPAIEV. Curieusement, vingt ans plus tard j'ai revu ce film dans un ciné club et la scène qui m'avait tellement impressionné se déroula conforme à mes souvenirs. Je revois encore quelques scènes de la marseillaise de Renoir, de la Bête Humaine avec Jean Gabin ou des séquences de Germinal dans la mine après le coup de grisou.

Les promenades, nous trois, ou accompagnés d'invités se situaient sur les berges du canal, parfois jusqu'au Vert Galant. Puis ce fut ensuite sur la butte qui formait comme une longue jetée parmi les champs de blé jusqu'à l'hôpital intercommunal et au delà. Tout le monde

prenait un bol d'air, très favorable à la digestion.

A l'époque du Front Populaire, fleurissaient aux beaux jours de petites fêtes de quartier que l'on nommait, si ma mémoire est fidèle, des "gagettes" composées de stands tenus par les partis et associations de gauche. Outre les jeux classiques (pêche à la ligne, balles de son sur des pyramides de boîtes de conserve, fléchettes), je revois des silhouettes peintes de LAVAL, HITLER, MUSSOLINI, FRANCO, découpées dans du bois. Les sinistres personnages présentaient leur postérieur. Le joueur devait frapper le point névralgique au moyen de fléchettes à ventouse tirées d'une petite carabine. Une ampoule s'allumait en cas de succès. Je revois encore un mat de cocagne bien savonné, une poêle à frire suspendue à un fil dans le fond, bien charbonné était garni d'une réplique de Louis d'or qu'il s'agissait de détacher uniquement avec la bouche.

Le fameux défilé de chars du 14 juillet 39 qui commémorait le 150^{ème} anniversaire de la Révolution : j'y étais. Je n'oublie pas la magnifique bastille en stuc et Charlotte CORDAY prise en flagrant délit le poignard à la main tandis que MARAT, affalé dans sa baignoire trépassait. Les chars étaient tirés par des chevaux empruntés dans les fermes environnantes. Mais scandale ! la plupart avaient la robe barbouillée de minium. Assurément c'était un coup des Croix de Feu (Mouvement du Colonel de la Rocque qui après dissolution des Ligues en 36 devint le Parti Social Français).

La célébration de la Révolution m'amène à évoquer un petit problème relationnel avec mon père. Peu avant, il m'avait donné un calendrier dont chaque mois était illustré d'un portrait de révolutionnaire. Mais un jour de désœuvrement sans doute, j'avais profané l'image des héros de gribouillis irrévérencieux. La réaction de mon père me surpris et j'eus droit à une leçon de civisme.

A propos de manifestation communale, je pense avoir assisté à l'inauguration du

dispensaire municipal au printemps 1935. J'étais perché sur les épaules de mon père parmi la foule assemblée face au dispensaire. Sur les marches des drapeaux, la musique et ensuite je crois qu'il y eut la visite des locaux.

Les vacances étaient essentielles pour mes parents. Le statut de fonctionnaire de mon père nous permit d'en profiter très tôt. Des 1934 je figure sur des photos de plages bretonnes. Puis ce furent les Pyrénées, la Bourgogne familiale, la côte d'Azur en 1937 et pour la première fois dans un hôtel. En 1938 à Granville nous logions chez l'habitant : c'est là que je découvris les yachts des patrons d'industries américains et le Queen-Mary au Havre. »

Sylviane. Les réunions de famille n'étaient pas toujours appréciées de Sylviane, surtout lorsqu'un de ses oncles invité prenait l'initiative de l'envoyer au coin pour une peccadille. Fort heureusement des tantes lui témoignaient plus de gentillesse. Chez l'une à Bobigny où Sylviane se rendait à bicyclette, elle aimait l'atmosphère conviviale. La tante lui apprenait à coudre et

à broder.

Une autre l'emmenait parfois à Paris visiter le musée Grévin ou la Tour Eiffel.

Mais à la maison "j'aimais bien lire, confie Sylviane, mais pour ma mère, c'était du temps perdu. Elle disait : "Tu n'as pas autre chose à faire ? Fainéante !" Bien sûr il y avait souvent du ménage à faire, les carreaux à nettoyer, quand ce n'était pas aider mon beau père en lui passant des morceaux de bois pour les scier. Pourtant, j'essayais de faire plaisir à ma mère."

Sylviane était bien placée pour se rendre à la messe : "Toutes les fêtes religieuses étaient très suivies à Sevrans, précise-t-elle. Les cloches sonnaient à toute volée -alors qu'il y a longtemps qu'elles se sont tue. Dans l'église, hommes et femmes étaient séparés. Quand j'ai fait ma communion, nous partions le matin du Parc des Sœurs, cierge à la main pour nous rendre en procession à l'église. Après la messe, la Comtesse de la Taille nous ouvrait les grilles de sa propriété (l'actuelle maison de l'O.P.R.) et nous distribuait une petite brioche. Le déjeuner en famille était expédié car il fallait courir aux Vêpres."



Anny : Monsieur LANGENEGGER (papa d'Anny) travaillait avec son père dans leur atelier de forge à Montreuil. Expropriés ils transportèrent leur activité à la Plaine Saint-Denis.

Le grand père était spécialisé dans les petites pièces et la serrurerie. Le père s'orienta dans la fabrication de pièces de forge et de fonderie pesant de 5 à 150 kilos. Ils employaient 6-7 ouvriers et travaillèrent ensemble jusqu'en 1954. Puis le père seul, poursuivit ses activités jusqu'en 1970.

Maman restait à la maison, mais elle était très active. Elle s'occupait du jardin, beaucoup de couture : elle me confectionnait toutes mes robes.

“Nous recevions souvent de la famille chez nous : des oncles et tantes, mon parrain, ma marraine. Le parrain, Monsieur JALLET était un vieil ami de mon grand

père. Il était aussi serrurier et les JALLET habitaient Cour du Midi où se trouvait l'atelier.

Il y avait aussi les parties de cartes ou bien des promenades dans les environs avec la voiture du parrain. Nous partions ramasser du muguet dans les bois de Clichy ou de Coubron. Parfois aussi c'était des pique-niques à la belle saison.

Pour les vacances, nous allions souvent dans le pays de maman, en Alsace. Mais à partir de 1948, papa ayant acheté une Simca_5, ce furent des circuits touristiques en France d'une quinzaine de jours. A ce propos je me souviens qu'une fois nous sommes restés bloqués quatre jours en province dans l'attente d'un pneu”.

A partir de quinze ans, ses parents emmenèrent Anny au cinéma des Primevères.

SUR LE CHEMIN DE L'ECOLE...

Solange : Logée à Freinville, il n'était pas possible que la petite fille se rende à l'école du Centre, même accompagnée de sa sœur aînée. Elle fréquentait donc l'école maternelle de Livry.

En 1918, Solange se souvient d'avoir entendu les grands sortir de l'école en criant : “C'est l'armistice, c'est l'armistice...” mais à l'époque ce mot n'avait pas de signification.

Plus tard, sa mère, qui travaillait aux Freins, mis ses enfants en pension à l'école Sainte Agnès. Elle y reçut le surnom de “tout petit”. La maman venait chercher ses filles le jeudi et une partie du temps était consacré à la grande toilette, dans un baquet.

Parfois il y avait une séance d'épouillage, car l'école privée, pas plus que l'école publique n'était protégée.

Lorsque la maman abandonna l'usine pour vendre sur les marchés, les enfants

fréquentèrent l'école de Livry, plus proche.

Bien qu'elle soit en partie sous la surveillance de sa sœur aînée, la rue était interdite à Solange et la porte fermée à clef. Avait elle passé un accord avec sa sœur, Solange l'a oublié, ce qui est sûr, c'est que l'oiseau s'évadait de sa cage “Tout Petit” avait certes grandit mais elle était restée très fluette, Solange avait remarqué une anomalie dans un certain endroit de la clôture : deux barreaux plus écartés qui lui permettaient de se glisser à l'extérieur. Et elle pouvait rejoindre une bande de copains du quartier. Dès qu'elle apercevait la charrette de sa mère au bout de la rue. Solange redevenait la captive. Mais une voisine avertit la maman du pouvoir étonnant de sa fille. Le jeudi suivant la vendeuse de layette revenant du marché prit un chemin différent, là où on ne l'attendait pas et Solange fut prise en flagrant délit.

Odette : fréquentait l'école Sainte Agnès. Un de ses premiers souvenirs à l'école maternelle : c'est l'automne, la cour est tapissée de feuilles et chaque enfant, à la demande de Madame BARDIAUX, doit ramasser les feuilles tombées des arbres.

Plus tard, lors du décès d'une institutrice : Mademoiselle AUGUSTINE, chaque enfant dut assurer la veille, à genoux en récitant des prières.

Du domicile, avenue Victor Hugo, il fallait près d'une demi heure à Odette pour atteindre l'école. Elle empruntait le passage à niveau de la gare comme tous les enfants du quartier sud du canal. A cette endroit Odette fut le témoin de l'accrochage d'une charrette « Félix Potin » par un train. Elle revoit encore sur les rails, les boîtes de gaufrettes répandues.



L'école était fréquentée par quelques enfants de notables et commerçants sevransais. Odette évoque le fils de Monsieur SERGENT (le premier pharmacien de Sevrans) lui demandant : "dis Odette, tu veux bien que je t'embrasse ?" Séduite par ses bonnes manières, elle répondit "Oui".

Lors d'une fête scolaire à la salle paroissiale, Mademoiselle GIRARDET, la directrice, plaçait les parents mais semblait avoir oublié Madame MARCY et une autre de ses filles. Interprétant cette attitude comme un manque de considération consécutif à sa situation modeste, la mère

ramena ses deux filles à la maison. Et le lundi suivant, Odette était inscrite à l'école publique. Elle y restera 18 mois mais retournera tout de même à l'école Sainte Agnès.

Après le certificat d'études, Odette commencera à suivre les cours privés d'une école commerciale, les cours SABATIER, située au début du Boulevard de l'Ourcq. Malheureusement son père meurt en 1932. Agée de 15 ans, elle doit travailler et, peu après une relation de son père la fait entrer aux ateliers KODAK de Sevrans. Elle y restera dix ans.



Fête costumée, école Sainte-Agnès, 1925.

Lysiane fréquentait l'école du centre. Elle se souvient particulièrement des classes qui se trouvaient dans une annexe, autrefois propriété d'un officier d'Empire du nom de CANDA. Ce lieu, nommé « maison CANDA » et réservé aux filles était bâti à l'emplacement de l'actuel restaurant communal.



“Le chemin le plus court pour aller à l'école était le petit passage sous la voie du chemin de fer. Parfois, un orage subit pouvait transformer l'endroit en une immense mare et nous devions tordre nos chaussettes en arrivant en classe”.

Claude habitait à cinq bonnes minutes de l'école du Centre.

“Le certificat d'études était présenté en première. J'aurais du aller en troisième, mais Madame LESTOQUE, la maîtresse de seconde, fit des pieds et des mains pour que je sois dans sa classe. Elle trouvait que je savais bien lire et préférait que je redouble sa classe plutôt que de faire une troisième. Dans cette classe nous étions trente à trente cinq enfants et Madame LESTOQUE tenait sa classe d'une façon formidable. Si elle entendait un bavardage, le fautif identifié était puni, sinon toute la classe avait droit à deux cents lignes. Lors on se faisait des lignes d'avance. Mais des fois l'institutrice nous coinçait car elle nous demandait de les faire en copiant certaines pages du livre d'histoire.

Le matin, dans la cour, alignés devant les classes avant d'entrer, nous avions une séance de vérification de la propreté des mains et des ongles. Une autre institutrice Madame FARROUX avait mauvaise réputation : une fois elle avait presque décollé l'oreille d'un gars".

Pour les jeux dans la cour, Claude et ses camarades pratiquaient surtout la balle au chasseur, les billes, notamment "le bloc" et "Tic et Patte". Ils jouaient aussi aux noms de métier.

Le jeudi, Claude fréquentait la salle paroissiale où étaient donnés des cours de gymnastique avec la Fédération Gymnique et Sportive des Patronages de France (FGSPF). Il y avait un concours départemental par semaine. Monsieur AUBRIER, ancien sevranaïse était un des responsables du patronage.

A quatre heures, une religieuse du dispensaire des sœurs nous apportait deux brocs de coco, mais pas de goûter.

« Il y avait aussi les jeux avec un copain du quartier, André GRIFFON. C'est lui qui m'a appris à faire du vélo. Nous jouions chez l'un ou l'autre aux jeux de société. J'ai eu mon vélo à quatorze ans et nous pouvions sillonner les rues du quartier sans risque, il n'y avait pratiquement pas de voiture.

Tous les gens de ma génération ont appris à nager dans le canal, mais moi, je n'y allais pas. L'année de ma communion (1933) l'abbé FLEURY qui était passionné de natation commença à emmener des groupes d'enfants à la piscine de Château Landon à Paris. Mais les groupes étaient mixtes et ça faisait jaser. Lors de ma première expérience, je n'ai pas eu le temps de descendre dans le petit bain, qu'un copain m'avait poussé. Et je n'ai plus voulu retourner me baigner. »

Gilbert suivit l'enseignement de l'école Victor Hugo qui devait être toute neuve. Comme dans toutes les écoles, la récréation

cessait au coup de sifflet. "Un copain, bien plus grand que moi, "me faisait faire l'avion" c'est-à-dire qu'il me tenait pas un bras et un pied et il tournait sur place en me faisant monter et descendre. Coup de sifflet du directeur Monsieur DOUZOUERE. Tout le monde s'arrête. Instinctivement mon copain me lâche et ma tête : pan ! sur le bord du mur de la grille. On m'a emmené chez le Docteur JORAND de Freinville qui m'a recousu".

La politesse s'apprenait durement. Un jour le grand-père accompagnait son petit fils jusque dans la cour d'école, avant la rentrée, il voulait sans doute parler à son maître. "J'ai à peine eu le temps de dire bonjour et j'ai reçu un de ces coup de pied dans les fesses. Mon béret a volé dans la cour et mon grand père très en colère cria "quand on parle à un instituteur on retire son béret". Le maître a sans doute été gêné mais moi devant tout le monde dans la cour.... Encore plus".

Gilbert allait parfois le jeudi en compagnie de sa grand mère, voir sur le canal passer les péniches chargées de plâtre à Vaujours et qui seraient déchargées à Bobigny. Comme c'était dans le sens du courant, elles étaient poussées à la perche. Et quand l'écluse a commencé à être construite, ils allaient suivre l'avancement des travaux. Un barrage et une dérivation ont été installés.



A bicyclette...

Il y avait aussi les jeux avec deux copains du quartier "Nous jouions sur le trottoir. On installait des lignes de tramway avec des petits bouts de bois et des ficelles et des voitures en mécano. Un autre jour c'était des grues qui prenaient des boites de "Litiné" chargées de sable qu'on déchargeait sur un camion puis sur les wagons d'un train de marchandises. Les passants ne disaient rien, il faisaient le détour. Nous passions ainsi les deux mois de vacances sur le trottoir".

Jacques. « Ma mère m'avait si bien préparé à la lecture que je déchiffrais convenablement des textes appropriés en entrant à l'école maternelle Victor Hugo. Cette école encore toute neuve me plaisait. On accédait aux toilettes de la cour protégés par un couloir vitré. Et quel confort. Dans la classe tout paraissait propre et neuf ! Un petit cartable couvert de tissus rose était cloué à notre table individuelle mais à mon grand regret, nous ne pouvions pas l'emporter à la maison. La maîtresse qui était aussi directrice me laisse une impression de douceur. J'ai le souvenir des premières opérations que l'on me proposa et où j'avais complètement improvisé les résultats. Je suis arrivé à plus de rigueur grâce aux bûchettes et au boulier. Parmi les travaux manuels, je revois un canevas pour lequel je n'avais pas beaucoup de goût de la confection de petits paniers avec des tresses de papiers colorés. J'ai même retrouvé, beaucoup plus tard une pochette brodée de coton bicolore avec l'inscription "bon appétit". Parfois à la belle saison, maman m'attendait à la sortie de l'école avec le goûter et une petite bouteille de "MARINOL" emplie d'eau rougie de vin. La bouteille à l'origine contenait un fortifiant au goût délicieux dont je faisais des cures régulières. J'étais un enfant bien protégé par sa maman qui craignait sans cesse qu'un coup de froid ne remette en cause ma santé. Le papa était plutôt sévère

et je me souviens avoir parfois entendu "Jacques baisse ta culotte". Je savais que la fessée était imminente.

Il n'empêche, le papa savait distraire le petit garçon qui n'a pu oublier la confection de castagnettes en bois durci par la flamme, ni une orange évidée dont l'écorce habillement découpée, placée sur une petite bougie allumée formait une tête fantastique aux dents acérées. Un sifflet fabriqué dans un morceau de bois, une cane tirée d'une tige de noisetier, décorée par la découpe de l'écorce étaient des cadeaux du petit villageois bourguignon à son fils.

Pourtant je ne manquais pas de jouets que Noël déposait près du sapin avec la participation de la tante Hélène. Meccano et train mécanique me ravissaient mais patinette et cyclo-rameur demandaient l'espace de la rue qui m'était toujours interdit. Mais mon plus grand désir se concentrait sur les armes et les soldats de plomb. Si bien que lorsqu'une tante dijonnaise fit un séjour à "la Madelon", je réussis à la traîner à la librairie du canal qui vendait aussi des jouets. Mon père, pacifiste n'acceptait pas que son fils joue à la guerre. Toute la famille connaissait ses idées. Enfin la tante réalisa mon rêve. (effectivement j'en avais rêvé). C'était un magnifique revolver noir garni de son rouleau d'amorces. Pourtant le soir, pas question de dissimuler l'objet qui fut bientôt entre les mains de mon père. Pas de reproche, il tira quelques coups de feu en souriant et j'eus quelques instants l'espoir d'avoir gagné. Peut être lui-même avait il autrefois ressenti le même désir ? Mais le verdict tomba "non ! et tu vas rapporter ça chez le marchand". J'étais têtu et le lendemain, je parvins à échanger le revolver contre un pistolet à eau. Ce n'était plus le même jouet, mais pour moi je lui donnais le même pouvoir symbolique.

Je prenais de plus en plus goût à la lecture avec des albums de Félix le chat et de Benjamin Rabier dont les histoires d'animaux m'enchantaient. Puis apparurent les illustrés : Vaillant dont j'attendais la suite des histoires avec impatience. Notamment une aventure

dans l'espace dont les héros étaient prisonniers dans la fusée d'un martien qui avait la particularité de posséder un troisième œil au creux de la nuque.

Notre emménagement rue Augustin Thierry fut pour moi primordial. J'avais enfin accès à la rue. Le lotissement de la Mairie se terminait en impasse rue Michelet au niveau du cimetière qui ne couvrait que la moitié de la surface actuelle. Donc le quartier ne voyait que rarement des autos et les jeux pouvaient s'organiser en toute tranquillité sur la chaussée. Il y avait une majorité de garçons, enfin. Mais nous avions souvent des jeux communs. La plupart des enfants venaient dans la rue. En tout nous étions environ une dizaine. Tous les copains

avaient des pistolets et des soldats de plomb et je pus accéder aux fruits défendus. Des tranchées étaient creusées dans le trottoir, et garnis de soldats de plomb qui prenaient position. Nous étions en pleine actualité. Mais un soir... j'aperçois mon père revenant de la gare. Je baisse la tête comme si j'étais très occupé. Il fallait pourtant une explication alors au bout de cinq minutes, j'affronte le pacifiste. La conversation a du donner à peu près :

- tu t'amusais bien aux soldats ?
- Ben, oui, c'étaient aux copains, alors...
- Bon, maintenant on parle beaucoup de guerre, et malheureusement, ça risque bientôt d'arriver, tu en verras des vrais et je ne peux plus t'empêcher de jouer à la guerre."



Le coin « bourgeois » de la rue Augustin Thierry.

Pour moi l'accès à la rue signifiait aussi l'emploi en toute liberté de la patinette, des courses de cyclo-rameur avec mon copain P'tit Jean. Il y avait trois Jean dans notre bande. Mai, j'étais P'tit Jacques, même pour les adultes. J'avais un nom reconnu par beaucoup de gens, j'avais ma place dans la rue.

Pendant les grandes vacances, sous l'occupation, nous nous retrouvions fréquemment chez Jean Bidault, parisien qui

venait passer l'été avec sa mère chez la grand mère qui habitait à deux maisons de la nôtre, juste en face un jardin avec une petite cabane en bois dans le fond appartenait à M. Bidault.

Dans le jardin, nous jouions au tonneau, jeu peut-être un peu oublié. Il s'agissait de lancer des palets métalliques sur un coffre en bois percé de trous dont le chiffre maximum était fourni par une grenouille en fonte au bec entrouvert. Les jours de pluie, à l'abri dans l'unique pièce de la cabane nous nous

passionnons, pour le Monopoly. C'est là que j'ai fumé mes premières cigarettes confectionnées avec du papier journal et des feuilles de pommes de terre séchées. Comme beaucoup d'enfants j'ai tiré les sonnettes des voisins, mais j'avais perfectionné le jeu en utilisant le fil très fin d'une bobine électrique. Fixé à la cloche d'une porte, deux pavillons plus loin, le fil courait le long des grilles jusque chez moi. A l'abri je pouvais manipuler la cloche qui semblait sonner toute seule et faire sortir plusieurs fois de suite le propriétaire qui y perdait son latin. Puis, avec mon confrère P'tit Jean, j'ai voulu atteindre un pavillon sur le trottoir opposé, mais une femme à vélo survenant pendant les essais, s'empêtra dans le fil et mis ainsi fin à notre jeu.

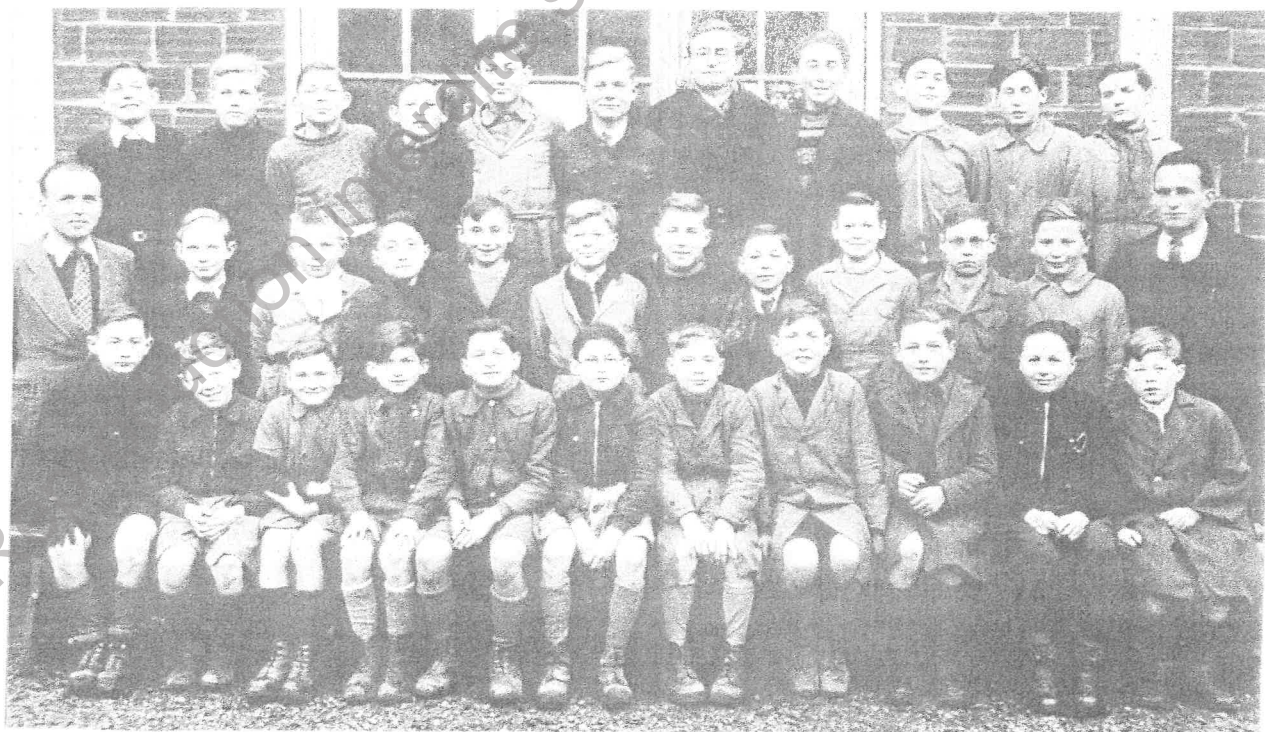
La rentrée à l'école du centre se fit, il me semble avec un masque à gaz accroché à l'épaule, mais j'étais particulièrement fier de mon magnifique cartable en cuir brun à deux soufflets se rabattant. J'avais une gentille et douce maîtresse Madame CAILLEUX. Le livre de lecture me paraissait bêtifiant : les deux héros se nommaient Riri et Toto. Par contre il me fallut quelques jours pour

m'habituer à la cour de récréation : une centaine de gosses vociférant, courant, se bousculant. Il fallait subir les coups de casse tête sur le crâne (on nommait ainsi les tiges de marronniers, très grosses) éviter les coups de cache col roulé, ne pas provoquer les caïds. Bref, j'ai du apprendre "à hurler avec les loups". De plus, je ne connaissais presque personne de ma classe.

Je me souviens de Madame PALETTE, femme très brune que j'imaginai être d'origine espagnole. Je l'ai toujours considérée comme une femme de sang froid qui s'emportait rarement. La classe était "bien domptée" malgré quelques fortes têtes.

Il faut que je parvienne au Cours Complémentaire pour avoir des souvenirs plus précis de mes instituteurs.

J'appréciais la bonhomie bourrue de M. VARENNES, ses tentatives pour nous intéresser à son cours de littérature par l'illustration et même des maquettes avec décor de pièce de travail. Je n'oublie pas "la bataille d'Hernani" son visage rond surmonté d'un front de penseur barré de fines rides, les yeux clairs, rêveurs inspiraient la gentillesse.



1944-45, à gauche M.VARENNES, à droite M.GENET.

M. BONNIEZ était l'opposé de M. VARENNES : petit, nerveux, les cheveux roux, plaqués en arrière, le regard noir, perçant des grains de son partout. Professeur de maths, il avait peu de patience et j'étais terrorisé lorsqu'il m'envoyait au tableau. Il était redouté et faisait régner dans sa classe une discipline rigoureuse. M. HUARD fut nommé directeur après la Libération, vraisemblablement en remplacement de son prédécesseur qui portait la "francisque" à sa boutonnière. M. HUARD était un grand et fort gaillard, au visage très marqué et crispé, au parler sec et peu souriant. Ce n'était que façade car il était doux et compréhensif. Il nous enseignait l'histoire et l'instruction civique. M. HUARD rédigeait sur des feuilles de cahier des résumés très complets et structurés que nous recopions sur notre cahier, mais l'heure se passait en exposé oral. Il conseilla à ma mère, et favorisa ensuite, mon inscription au Lycée Jacques Decour à Paris. Plus tard, ne me perdant pas de vue, il me proposa de passer un concours que je préparais pendant mon service militaire et qui déboucha sur une formation à un métier que je conserverai jusqu'à la retraite. Je lui dois beaucoup de reconnaissance. »

Sylviane a toujours fréquenté l'école du centre et se souvient qu'au début des années 50, une fillette nouvelle dans la classe fut mal accueillie par beaucoup d'élèves "parce qu'elle venait d'une école de riches". Dans cette école il y avait des enfants déshérités.

Sylviane se souvient, des lentes accrochées aux cheveux de certaines camarades : "quand on changeait de classe, on essayait de ne pas se trouver à côté de ces filles. Mais, des fois, je ne pouvais pas faire autrement. Alors je me disais, ça y est, je suis bonne. La Marie Rose n'étant pas toujours efficace, ma mère préférait utiliser le vinaigre chaud."

Des institutrices dont se souvient

Sylviane il y avait Madame BATAILLE – une femme corpulente, Madame FERRANTI, en français qui était très gentille et Madame BERTIN, une dame sèche, qui était aussi très gentille. Mais celle dont elle a gardé le plus mauvais souvenir, c'est Mademoiselle BOISSET : "celle-là, je ne pouvais pas l'encadrer. Et c'était réciproque. "ses chouchoutes" c'étaient des petites, et il ne fallait pas lui répondre".

Sylviane n'étant pas la dernière à participer à la "vie clandestine de la classe" Les messages aux copines pouvait être transmis au moyen de boulettes de papier habilement jetées. Par exemple ce pouvait être le résultat d'un autre jeu qui consistait à bien se placer pour découvrir la couleur de la culotte de Mademoiselle BOISSET. Mais parfois Sylviane n'avait pas de chance. "Nous avions une directrice qui avait une coquetterie dans l'œil et que nous avions surnommée "Neuneuille". La maîtresse avait du s'absenter et la classe en profitait. Quand j'ai vu la directrice, j'ai prévenu : "Paix ! voilà Neuneuille !" Elle entre "Bonjour Mesdemoiselles, pourrai-je savoir qui s'appelle Neuneuille ?" Oh ! là, là, il a fallu que je me dénonce et ça m'a coûté cher, une conjugaison à tous les temps".

Mais une anecdote qui restera bien ancrée dans la mémoire de Sylviane, c'est l'histoire des chewing-gums. "Pendant la classe, alors que la maîtresse écrivait au tableau, je crois que c'était Madame BERTIN, j'avais fait passer à toute la classe des chewing-gums "Bulle" qui se séparaient en petits morceaux. Madame BERTIN se retourne et dit "Mais qu'est-ce que c'est que cette classe qui mâche comme ça ? C'est interdit. Madeleine LABARRE lève la main : "C'est Sylviane Madame qui nous a donné des chewing-gums. « Apporte ton cahier du soir ! »

Je suis rentré à fond de train le soir et je me suis installé tout de suite. Ça a du étonner ma mère qui était sur un camion en train de décharger du bois dans la cour. Tout d'un coup

j'ai entendu sonner à la grille, mais je n'ai pas pu bien reconnaître la fille qui était à la porte. Ma mère lui demande ce qu'elle veut et j'entends la voix de Madeleine LABARRE qui répond "Madame, Sylviane a un mot sur son cahier du soir parce qu'elle a donné mal au cœur à toute la classe (ça m'est toujours resté). Ma mère lui a répondu : "Je sais ma petite fille, merci, je sais". Elle ne savait rien du tout. Elle est descendu du camion, elle est entrée et « Tu as entendu ? Qu'est ce que c'est cette histoire ? » Elle n'a jamais cru que c'était avec l'argent de ma tirelire que j'avais acheté le chewing-gum et elle a cru que je le lui avais volé. J'avais un oncle qui me donnait de l'argent quand j'avais bien travaillé. Comme il disait "c'était mon dimanche", alors j'économisais ça dans ma tirelire. J'ai eu beau jurer que ce n'était pas de l'argent volé, le lendemain, elle m'a emmené à la gendarmerie. Ma mère avait prévenu l'école que je serais en retard. A la gendarmerie, je m'en souviens bien, j'ai vu un monsieur tout mince, tout maigre, qui m'a fait des yeux comme ça ! Il m'a promis que si je recommençais, il me mettrait dans un cachot qu'il m'a montré. J'avais huit ou neuf ans et j'avais une de ces peurs ! Puis ma mère m'a quitté sur la place et m'a dit : "Maintenant tu rentres à l'école "Je n'allais pas raconter à la maîtresse que je revenais de la gendarmerie et quand elle a remarqué "tu es en retard, Sylviane" J'ai répondu : "Oui Madame, il y avait du monde à la maison et on a mangé plus tard".

Une dernière anecdote de Sylviane qui a montré qu'elle avait de la mémoire. Il s'agissait de Mademoiselle BOISSET "Une fois, elle m'a retourné une claque magistrale. Je ne sais plus pourquoi – je lui avais répondu- certainement – je me souviens qu'elle portait une bague avec une énorme pierre carrée, une topaze. Et j'ai eu la marque de la bague imprimée sur la joue jusqu'au soir. C'est la seule fois que ma mère s'est dérangée pour avoir des

explications. Mais le plus drôle, c'est que beaucoup plus tard, je me suis trouvée en vacances en Bretagne avec une fille âgée de six ans. Un jour en rentrant chez la logeuse je retrouve les deux institutrices amies qui faisaient classe à Sevran de mon temps : Mademoiselle BOISSET et Mademoiselle MOREAU. Ca a été plus fort que moi, je n'ai pas pu m'empêcher de demander au bout d'un moment à Mademoiselle BOISSET : "Vous avez toujours votre grosses bague ? Tu te rappelles de ça. Elle était vexée".

Anny. La maman d'Anny toujours préoccupée par la fragilité de la santé de sa fille, pensait qu'elle serait plus protégée à l'école Sainte Agnès. Bien que la famille soit de confession protestante, M. JALLET, le parrain d'Anny connaissait bien Madame BARDIAUX. Il favorisa l'inscription d'Anny à Sainte Agnès. Elle fut agréée à condition de suivre les cours d'éducation religieuse et les messes. De la rue de l'Indépendance, il lui était facile de se rendre à l'école en ne traversant qu'une seule rue. En chemin, elle faisait parfois un arrêt chez sa marraine, cour du midi où le parrain avait installé son atelier de serrurerie. Mais il était interdit d'aller mettre le nez à la boutique du "Vieux Sevran" car il fallait traverser la rue d'Aulnay. "Pour la sortie, à cette époque, les enfants n'étaient pas attendus par leurs parents, l'institutrice nous accompagnait en rang par deux jusque devant le Café Le Figaro. Bien souvent comme je n'avais pas d'appétit, le repas durait et je faisais courir la petite copine qui m'accompagnait durant tout le parcours.

Les jeux dans la cour étaient les mêmes qu'ailleurs, la corde, les balles, mais aussi les osselets et les parties de cartes dans le préau. Pour les cartes, c'était en dépit de l'opposition de la Directrice. Et l'on jouait même à la pichenette avec un canif, comme les garçons. Mais nous devions nous cacher dans un coin reculé de la cour, derrière une petite cabane. Les rentrées se faisaient à la cloche".

D'après Anny, l'éducation religieuse avait une place très importante à l'école. "Tous

les matins, en entrant, à 11 h 30 et à 13 h 30 nous faisons la prière. Chaque jour il y avait une heure d'instruction religieuse. Et pour toutes les fêtes religieuses, le Carême, les Cendres, toutes les fêtes religieuses, nous allions à la messe”.

Anny se souvient particulièrement d'une blague dont elle était l'actrice. Avec sa voisine de table, elles avaient trouvé amusant de nouer leur tablier l'un à l'autre. La maîtresse qui se doutait que quelque chose se tramait derrière son dos, ordonna à l'une d'entre elles de changer de place. Elles eurent beaucoup de peine à se dénouer sans

se faire remarquer. Anny était tellement bavarde et dissipée qu'elle eut sa place et sa petite table réservée juste au ras du bureau de Madame BARDIAUX.

Les récompenses étaient particulièrement signalées, chaque semaine, les élèves recevaient une croix émaillée, dorée ou argentée. Et, à la remise des prix, les premières étaient coiffées suivant leur valeur d'une couronne dorée, argentée ou verte. Cette cérémonie des prix se tenait à la salle paroissiale en présence des familles et du Maire.



1945-46, à gauche Mlle. MARCELLE, à droite Mme. BARDIAUX

Compte tenu des précautions maternelles concernant sa santé, Anny sortait rarement dans la rue pour y jouer. Lorsqu'il lui arrivait de participer à des jeux collectifs elle revenait "en nage", énermée et l'appétit coupé. Aussi devait elle se contenter de jouer chez elle avec une copine.

Pourtant il lui arrivait de faire des escapades avec son cousin, plus âgé : "Nous allions du côté de la ferme de Rougemont

entourée de petites mares alimentées par des sources. On y trouvait des grenouilles et aussi du cresson""

Dans le quartier, Anny connaissait tout le monde : "je me souviens particulièrement d'un vieux monsieur, une "armoire à glace". Il habitait en bout de la rue des Violettes. C'était un Russe avec un accent terrible qui vendait des chaussures sur le marché de la Place.

LES ANNEES NOIRES.

Solange n'a pas oublié quelques situations qu'elle a vécu pendant la première guerre mondiale.

Le tabac faisait partie des denrées soumises aux restrictions. Une vieille femme du voisinage qui avait déjà été servi en tabac à priser, l'envoyait chercher une autre ration en précisant : "Tu diras que c'est pour ta grand mère".

Toujours à la même époque, Solange allait parfois chez des voisines, deux sœurs couturières, Germaine et Carmen qui confectionnaient des chemises militaires. Elle se souvient bien du tissu écru, à rayures. Solange qui n'avait pas dix ans était chargée de fabriquer de la charpie avec les chutes de tissu. On peut supposer que pendant la guerre le coton et la gaze étaient devenus très rares et qu'on utilisait à nouveau une matière ancienne.

Claude. Après le brevet, Claude eut des ennuis de santé. Il dut interrompre ses études et préparer un concours d'entrée à la Poste. Les épreuves devaient avoir lieu les 2 et 4 septembre 1939. Mais le 3, c'était la déclaration de guerre.

Comme beaucoup de jeunes gens de son âge, Claude était contraint au travail obligatoire, dans les usines allemandes pour remplacer les soldats du Reich. Déjà ajourné pour un excédent d'albumine il était réquisitionné pour travailler au Laboratoire de la Marine, à Sevran le long de la voie du chemin de fer. Sa fonction était de pousser des wagonnets chargés d'explosifs. Dès le deuxième jour il fut saisi d'un malaise avec perte de connaissance sur les lieux de son travail. Interrogé, il avoua subir fréquemment de tels ennuis, ce qui était exagéré. Une analyse demandée par l'administration fut un "aggravée". Le cas

n'était pas exceptionnel, bien des médecins ont fourni des certificats de complaisance afin d'éviter le départ de jeunes gens en Allemagne.

En effet la direction du Laboratoire ne prit pas le risque d'envoyer en Allemagne un jeune qui se ne tiendrait pas longtemps le coup dans les usines d'outre-Rhin. Claude fut exempté temporairement.

Mais les docteurs LENFANT et ROSSEL, réformaient un peu trop et les contrôles devaient se faire à l'Ecole Militaire devant une commission de médecins allemands. Claude se voyait bientôt partir pour l'Allemagne. Fort heureusement son ami Jean LELONG lui proposa de le cacher chez lui. Claude disparut pendant une dizaine de jours jusqu'à ce qu'on apprenne que les convois de S.T.O. (Service du Travail obligatoire) en direction de l'Allemagne soient annulés. Les trains étaient désormais affectés aux transports de troupes.

Gilbert s'appêtait à passer le certificat d'études "Je gonflais mon vélo pour aller à Aulnay passer les épreuves lorsque mon père m'a dit : "Tu ne pars pas, on part en exode dans les Charentes avec l'usine Westinghouse. Mon père avait acheté en 1938 une voiture d'occasion, une Amilcar et quand tout fut prêt nous avons pris la route, mais tout le monde partait et il y avait des bouchons autour de Paris.

Le soir arrivait et nous n'étions que dans la Côte d'Estrechy au sud de Paris. Nous avons même été mitraillé par des avions italiens et tout le monde a sauté dans les fossés."

Gilbert pourra passer son certificat fin juillet dans les Charentes et la famille rentrera avec l'usine à la fin septembre.

Jacques. « En 1938, j'avais pris connaissance de la guerre d'Espagne. Je me souviens avoir

entendu à la radio un reportage transmis en différé. La voix angoissée du reporter et surtout le bruit des bombes sur la cité espagnole sont restés gravés en ma mémoire. Une affiche placardée sur les murs m'avait frappé. Alignés sur deux rangs étaient photographiés, vue de dessus de petits cercueils sans couvercle. A l'intérieur le visage découvert d'enfants. Seulement des enfants – peut être dix. On discernait parfaitement leurs tracts. Il me semble et c'est ce qui était le plus horrible, il n'y avait que des trous noirs et leur visage semblait couvert de tâches noires, sans doute la mitraille. Cette image brutale a longtemps hanté mon esprit.

La mobilisation de mon père est marquée par un cliché intérieur. Avec ma mère, nous l'avons accompagné, comme beaucoup d'autres fois à la gare. Je ne suis pas trop ému. Les hommes sont déjà en tenue kaki. Sans doute celle qu'ils avaient lors de leur service militaire. Mon père lui, est en bleu horizon, comme en 14. Et j'ai un peu honte car il est ainsi, le seul sur le quai.



Mon père qui appartient au service de santé, restera à Paris dans les hôpitaux militaires.

L'exode. nous n'avions aucune famille au sud de la Loire. Pourtant une voisine, un peu plus loin de chez nous que ma mère connaissait très peu nous proposa d'aller en Corrèze à Juillac où sa famille était installée. Maman se décida très vite et peu après un autre voisin nous conduisit à la gare d'Austerlitz avec sa camionnette : par chance, il y avait des trains. Madame PETRY, c'était le nom de cette voisine providentielle nous retrouva à Juillac et nous procura une chambre chez un quincaillier de la ville. Nous étions des réfugiés.

Puis ce fut le retour, après avoir obtenu les papiers nécessaires au passage de la ligne de démarcation. Mon père ne fut démobilisé que le 12 octobre 1940. Il reprit son travail à l'octroi et ses actions militantes. A la fin de l'année ma mère entra à la clinique de Madame DICKSON pour donner naissance à ma sœur Monique. Pendant l'absence de maman j'avais pris pension chez Madame PETRY et mon père me rejoignait le soir pour le dîner. Je n'oublie pas la générosité spontanée de cette bonne voisine qui quitta Sevrans quelques années après.

Alors commença des périodes les plus douloureuses que connut notre famille. Ce fut d'abord l'arrestation de mon père en avril 41 par la police de Livry et son internement dans des camps français. Son salaire supprimé, sans indemnité, ma mère du continuer à nous faire vivre et dans une certaine mesure, mon père qui attendait impatiemment ses colis de nourriture. Ajoutons les restrictions, l'hiver vigoureux dans un pavillon sans chauffage à part un poêle dans une pièce.

Comment ma mère réussit elle à tenir le coup avec les privations qu'elle devait s'imposer, sa fatigue morale et physique ? (elle devait aussi cultiver le jardin, faire des conserves...) Je ne me souviens pas l'avoir vu alitée.



Les CRETIER en visite.

Fort heureusement, il y avait à Sevrans un réseau d'amis qui d'une manière ou d'une autre nous aidaient. N'était-ce que le soutien moral que ma mère devait trouver lorsque nous passions quelques heures autour d'un petit goûter. Entre autres nous allions chez le couple BEAUFORT qui possédait une grande maison, rue des Marais, toute décorée de tableaux et de fresques peints par le fils élevé des Beaux-Arts. Aussi le couple LE MANER et au Pont Blanc les deux sœurs Madeleine et Maria, les couples CHILOT et CRETIER. Les femmes échangeaient des recettes de cuisine adaptées à l'époque, c'est Madame CRETIER qui nous conseillait une recette de betteraves à sucre (glanées) cuites et en vinaigrette. J'aimais bien, c'était sucré. Combien d'hommes sont venus chez nous creuser une tranchée, construire un poulailler, installer un poêle ou même bricoler pour nous enfants, une balançoire !



Les CHILOT devant leur maison.

En juillet 42 mon père fut transféré en Allemagne. Il n'y eut plus de ses nouvelles et nous avons su plus tard que c'était AUSCHWITZ. Comme la plupart il n'en est pas revenu.

Grâce à la solidarité qui nous a

entourés et soutenus, ma mère surtout, j'ai pu traverser cette sinistre période en conservant l'insouciance de mon âge. C'est pourquoi j'ai une pensée particulière pour toutes ces personnes disparues. »

CHEZ LE DOCTEUR...

Deux souvenirs précis sont attachés au dispensaire. Il y avait, avant la guerre des thérapies en vogue. Concernant des enfants, l'ablation des amygdales et des végétations en faisaient partie. Pour ma part, ce fut les végétations je savais qu'on ne "m'endormirais pas. Le jour fatal arrive, on m'assit sur les genoux d'une solide infirmière qui m'enveloppa fermement dans ses bras. On glissa un instrument métallique entre ma mâchoire pour la maintenir écartée. Je paniquais et ce fut l'éblouissement de la lampe frontale du chirurgien, des déchirements dans la gorge. Lorsque j'en ai eu les moyens j'ai du crier. On me montra quelques pastilles rougeâtres dans une coupelle, c'était fini.

Allongé seul dans la salle de repos les cris des marchands sur la place me rappelaient que c'était jour de marché. Je devais songer que je n'aurai pas le droit de manger à l'exception de la glace commandée spécialement chez le pâtissier de l'avenue de Libre : le rêve.

Une autre fréquentation du dispensaire eut lieu pendant l'occupation. Aux enfants chétifs, sous alimentés le médecin conseillait des séances de rayons ultra violets.

Dans les étages supérieurs du dispensaire une grande salle était occupée par une immense table garnie de matelas pouvait recevoir une dizaine d'enfants. Filles et garçons, nous nous déshabillions dans la pénombre. Nus à l'exception de lunettes fumées nous étions allongés littéralement côte à côte, la tête isolée par un rideau noir, vertical, tandis que les mamans demeuraient à notre chevet. Les lampes allumées répandaient une lueur mauve et une odeur particulière. Au bout d'un moment, nous nous retournions.

Odette et sa famille avaient recours aux soins du Docteur JORAND dont la demeure et le cabinet occupaient la maison en meulière située à la pointe de l'avenue Liégeard et l'allée Richelieu.

Odette se souvient qu'il avait soigné son père d'une congestion en lui plaçant des sangsues derrière les oreilles quand les petites

bêtes étaient gorgées de sang, elles tombaient d'elles mêmes.

Claude respectait les règles de politesse que ses parents lui avaient inculquées et la plus élémentaires qui consistait à ôter son béret et dire bonjour lorsqu'on croisait des connaissances. Pourtant, il arriva à plusieurs reprises que des voisins fassent remarquer aux parents que Claude était bien fier car il ne disait pas bonjour. Mais Claude s'était déjà plaint qu'il ne voyait pas ce qui était écrit au tableau noir. Cette fois les parents l'emmenèrent en consultation à l'Hôtel-Dieu et on s'aperçut qu'il était myope. A cette époque on ne contrôlait pas la vue en médecine scolaire.

Le médecin de famille des GASNIER était le Docteur LENFANT.

Il résidait et exerçait dans un pavillon plutôt modeste sur la route de Vaujours. "Le Docteur venait à pied dans le quartier, il avait des bottes. Puis ensuite en vélo. C'était le "Saint Vincent de Paul des Primevères". Il était aussi médecin accoucheur et après la naissance il laissait une bouteille de champagne.

Un jour le médecin sonne chez nous. On ne l'avait pas appelé – "Bonjour, je passe dans le quartier, je viens dire un petit bonjour à la grand mère et voir comment ça va". Il avait un cœur d'or. La plupart du temps il disait "Vous me paierez quand vous serez remboursé". En consultation, il palpait, il auscultait. Il écoutait sur le dos après avoir placé une serviette.

Mon père avait acheté en 1939 une voiture neuve : une Peugeot 202. Après la déclaration de guerre, il reçut un ordre de réquisition qui fut annulé. Mais, comme la voiture du Docteur LENFANT avait été réquisitionnée, mon père lui prêtait la sienne qui dormait au garage.

Le Docteur LENFANT céda son cabinet au Docteur FORESTER et quitta Sevrans en 1945/1946 pour s'installer à Louhens en Saône et Loire. Il serait décédé vers 1996.

TE RAPELLES-TU...

Jacqueline CORBERAND et Yvette TEXIER
évoquent leur enfance dans le lotissement de la Mairie



Jacqueline CORBERAND est née en 1928 rue de l'Amicale (actuellement du Colonel Fabien) à Sevrans.

Yvette TEXIER est née en 1923 à NOYON (Oise) fille de Madame RENARD (nom de son beau-père), elle est arrivée à Sevrans en 1936.

Jacqueline : "Ma mère était salariée aux freins (Westinghouse). Je suis née chez une amie de celle-ci (à l'époque on naissait plus souvent à la maison qu'à l'hôpital). Maman habitait 5, rue Doulcet avec les parents CORBERAND (grand-père et grand-mère), oncle et tante (Pierre et Cécile) 12 et 9 ans, la tante Alice et son mari soit huit personnes dans deux pièces.

La construction du pavillon rue Michelet commence en 1931 celui-ci sera habité inachevé la même année, sans eau ni électricité. Il fallait ramener l'eau de la fontaine située rue Mignet. A l'intérieur on s'éclairait avec des lampes à pétrole et des lampes "Pigeon".

Dans la rue Michelet et les environs il y avait déjà des maisons. A côté de la maison CORBERAND existait une maison en bois où habitait Monsieur MICHAUX. Il possédait un gros chien Patau qui chassait et rapportait des lièvres du champ situé juste derrière. Monsieur MICHAUX travaillait aux messageries et emmenait des colis au train.



Les champs, le talus, l'hôpital.

Au coin de la rue Augustin Thierry existait, la "grande" maison à un étage des DESPREZ. Monsieur DESPREZ travaillait aux freins. A côté, la maison RICHET. Madame RICHET travaillait dans les corsets. Monsieur RICHET, lui, a été caché pendant deux années de guerre dans une petite maison de la rue Augustin Thierry (il s'était évadé).

Il y avait encore les THIRIET, Madame servait au "Balto" et son mari travaillait aux chemins de fer.

Dans ces rues, beaucoup de terrains avec des petites cabanes pour les week-ends et vacances appartenaient à des parisiens, la plupart d'origine ouvrière.

Ces gens étaient clients chez RENARD (le café) car ils y venaient casser la croûte en sortant du train.



(B) (D)

S. SEVRAN — Rue d'Aulnay

Dans cette maison qui existe encore, s'installe en 1936 la Maison RENARD

Yvette n'a ni frère, ni sœur, sa maman est remariée à Monsieur **RENARD**, menuisier d'origine né dans le Loiret. La famille s'est installée à SEVRAN en 1936. Yvette sera souvent appelée Mademoiselle **RENARD** (du nom de son beau-père). Ses parents sont commerçants rue d'Aulnay et tiennent le "café - épicerie - mercerie - pompe à essence". Après la fermeture de l'épicerie et de la mercerie, sa maman créa le salon de coiffure (qui existe encore ainsi que le café).

LES COMMERCES ET COMMERÇANTS DANS LES QUARTIERS.

A proximité de chez Jacqueline, au milieu de la rue Edgar Quinet, se trouvait une épicerie (les Economats Parisiens) les prix y étaient élevés ! sur la place de Sevrans, à proximité du café Renard : les Comptoirs Français, une boucherie et une charcuterie.

A proximité, dans la Cour du Midi était installé M. LFORBAN, cordonnier. Il travaillait avec un ou deux commis, son fils a repris la boutique. M. JALET le serrurier aurait bien voulu que je devienne sa petite

bru (Mademoiselle **RENARD**) son fils Marc avait quinze ans et on s'amusait bien dans la cour du midi pendant la guerre.

En face du café (approximativement où se trouve la réserve du Prisunic et les Restos du Cœur) Madame **ROBELIN** tenait une librairie vendant journaux, fournitures scolaires et aussi des sucreries aux gamins allant à l'école.

Toujours dans la Cour du Midi, la ferme des LEAUTE avait, avant eux, été exploitée par des Belges. Les camarades de Jacqueline (15 ans environ), du quartier des Primevères, allaient chercher le lait à la ferme.

Il existait une épicerie à côté de l'auto école, tenue par Monsieur **LALLEMAND**, un peu plus loin une épicerie fine "Julien Damoy" (où l'on vendait, se rappelle Mademoiselle **RENARD**, de bonnes bouteilles de vin) de l'autre côté, vers l'actuel commissariat, encore une épicerie et un chapelier.

A l'époque Sevrans comptait dix mille habitants environ et le marché sur la place regroupait un grand nombre de commerçants dont beaucoup était clients du café **RENARD**.

Yvette, à 13-14 ans ne servait pas au café mais aidait à l'épicerie-mercerie et servait les clients à la pompe à essence si ceux-ci étaient connus de ses parents. La clientèle du café était composée de gens gentils, voyageurs rentrant du travail par le train, commerçants du marché, ouvriers du quartier. On buvait surtout du vin, blanc ou rouge, du Ricard, du "Claquessin" les enfants de la grenadine ou de la menthe, peu

de bière. En revenant du cimetière les gens buvaient du "Viadox".

Le café se trouvait sur le chemin du jeu d'arc. Les réunions d'archers se tenaient au Balto (café tabac de la place) chez Monsieur GOUDARD les grands parents CORBERAND étaient archers, il existe une photo montrant le grand-père et la tante Alice devant le café.

Au coin du "Prisunic" actuel était installé Monsieur TRECQ, un coiffeur.



3 - Sévran - La Place

Pivost, éditeur

Yvette se rappelle avoir représenté sa famille à tous les enterrements jusqu'à vingt trois ans (âge de son mariage) et est restée marquée à vie du chagrin d'une jeune gamine pleurant sa mère.

A la veille de la déclaration de guerre, tout le quartier était sur le trottoir à écouter le poste de T.S.F. que Madame MICHAUX poussait à fond.

La rue Michelet était un cul de sac à l'époque. Les soirs d'été les mêmes courraient dans tous les sens et les plus grands jouaient aux cartes. Nous nous réunissions à trois, quatre familles rappelle-t-elle.

Il n'était pas rare d'emprunter aux

voisins du café ou du sucre que l'on rendait à la prochaine paie. C'était de vrais relations de bon voisinage.

Dans la rue Michelet existaient deux établissements, un café au coin de la rue Henri Martin "Chez CATONI" établissement sérieux et au milieu de la rue Michelet le "Chat Noir". Celui-ci a été fermé pendant la guerre, il y travaillait une chanteuse noire venant de Paris. Le grand-père CORBERAND pratiquait le Chat Noir et oubliait quelques fois de rentrer à l'heure. La grand mère envoyait dans ce cas Jacqueline le chercher et la chanteuse, faisait exprès de l'embrasser sur la joue ce que Jacqueline se dépêchait de raconter à grand

mère.

Le grand-père jardinait et entretenait deux jardins : un loué rue Michelet et l'autre derrière la maison. Pour arroser il y avait des pompes à bras qu'il fallait souvent réamorcer...

L'ECOLE.

Jacqueline est allée à l'école des sœurs (l'école "libre") à partir de 1931, âgée de trois ans. Elle fréquentait l'école maternelle. Elle y allait avec sa plus jeune tante dont c'était la dernière année en école

élémentaire.

L'année suivante son grand-père la conduisait et elle courrait tout le long du chemin pour faire croire qu'elle n'était pas avec lui car il portait un gilet qu'elle n'aimait pas et il marchait avec une canne.

Jacqueline se rappelle qu'il y avait quatre classes mixtes, garçons et filles, les Petits, le CE1-CE2, le Certificat d'études et une classe qui couvrait la scolarité de la 6^{ème} au bac où il y avait dix sept élèves. Elle a mené sa scolarité jusqu'au brevet.



Mai 1934, Ecole Sainte-Agnès, au centre Mme BARDIAUX.

Jacqueline écrivait "comme un cochon" dicit son institutrice ! Elle était dévouée et lui a fait réapprendre à écrire sur un cahier de maternelle. Cette institutrice était native du même village que son grand-père, ce qui fait qu'une retenue d'une demi heure se transformait en une heure car institutrice et grand père se remémoraient leurs souvenirs. La directrice enseignait dans les grandes classes où il n'y avait pas de fortes têtes.

On fréquentait l'école des sœurs plus par conviction religieuse que pour affirmer

un niveau social.

Jacqueline, bien que d'un milieu modeste a pu fréquenter cette école car sa maman, qui avait été débauchée des freins vers 1936, était employée comme cuisinière chez Madame ROLAND. Madame ROLLAND s'occupait de l'école libre et c'est pourquoi Jacqueline a pu y rentrer.

Sa tante travaillait également à la ferme pour s'occuper d'un fils qui avait le même âge que Jacqueline. Les conditions de travail d'une employée de ferme dans les années trente.

Travail dur et pénible de 6h du matin à 22h - 22h 30 le soir et pour tout congé: un dimanche sur deux l'après-midi. Ma mère et ma tante, se rappelle Jacqueline, vendaient des légumes chez les ROLLAND pendant la guerre mais n'avaient droit à rien, elles n'étaient absolument pas favorisées.

Jacqueline se rappelle qu'à la ferme, pour nourrir les cochons sa mère faisait cuire des pommes de terre et qu'en sortant de l'école il lui arrivait de manger deux patates bien chaudes : c'était bon ! elle aidait sa mère à y faire la lessive.

Sa mère, nourrie à la ferme n'était pas beaucoup payée ! Madame ROLLAND, pour cadeau de communion avait offert à Jacqueline une montre : bien beau cadeau car rare.

A 13-15 ans, pendant les vacances, elle allait travailler dans les champs, elle avait droit à cinq kilos de blé et vingt kilos de pommes de terre par mois.

Quand elle revenait à la maison avec son blé, la famille en faisait de la farine avec le moulin à café puis faisait une grosse crêpe. Malgré le son, il reste le souvenir d'un délicieux gâteau !

LES RIRES ET LES JEUX

Jacqueline et Yvette se rappellent de jeux de société, de jeux de cartes, de parties de toupies que l'on faisait tourner avec la main. On se contentait souvent de se promener dans les allées de la fête foraine car les attractions coûtaient trop chers. La grand-mère jouait malgré tout à la roue car on y gagnait des kilos de sucre.

Jacqueline se chamaillait souvent pendant les séances de gymnastique où l'on pratiquait : 100 mètres, courses, sauts (hauteur et longueur), mouvements divers etc...

Dans la cour de l'école, marelle, chat perché, cordes à sauter, balle au prisonnier

comme dans toutes les écoles on s'y bagarrait derrière les cabinets, alors la directrice sortait avec son grand fouet qu'elle faisait claquer pour intimider les belligérants.

Les loisirs de Jacqueline: "Après le catéchisme le jeudi et après avoir aidé au ménage familial (balai, chiffon) en se dépêchant, Jacqueline allait jouer avec les garçons dans la rue, et surtout sur les talus du bout de la rue Michelet. Nous étions une dizaine de gamins et, l'époque aidant, on jouait souvent à la guerre. Quand les garçons en avaient assez de la présence des filles, nous devions faire les blessées ou mortes et surtout ne plus bouger ! Nous allions également jouer à la fontaine rue Mignet. Jacqueline se rappelle d'un copain, le fils SANDRAS, myope à qui les gosses cachaient ses lunettes lorsqu'il les enlevait pour se passer la tête sous l'eau. Un autre gamin avait eu une congestion pulmonaire et sa mère lui courrait après avec une serviette pour lui essuyer le dos afin qu'il n'attrape pas froid ! Sur la butte on jouait à tout: galipettes, roulades, mais nous n'allions pas très loin : jusqu'au ruisseau pour attraper des têtards et nous allions aux prunelles. En réalité ni les garçons, ni les filles, nous n'étions très hardis."

LE CERTIFICAT D'ETUDES EN 1940.

A douze ans, Jacqueline devait se présenter à cet examen le 10 juin. L'épreuve de chant avait été préparée par la répétition de champs patriotiques tels la Marseillaise, le Chant du départ, etc... Au lieu de l'examen, Jacqueline est partie en exode, et a passé son certificat en octobre 1940 en présentant la chanson : la Victoire en chantant ! ce sont des événements qui marquent une gamine. Comme elle dit : "Après nous chantions (sur ordre) "Maréchal nous voilà" et on se mettait à travailler dans nos classes."

LES CONFISERIES D'AVANT GUERRE.

Ah, les rouleaux de réglisse avec la perle qui changeait de couleur quand on la suçait, les petites boîtes de coco (en métal) que

l'on mettait dans la bouche, les martinets de zan, les Roudoudous dans leur emballage en bois, les gros bonbons tricolores qui changeaient de couleur au fur et à mesure qu'on les suçait, les gros cachet contenant de la poudre acidulée qu'on aspirait avec une paille, les sucres d'orge, les chewing-gum, tout cela ne faisait pas partie de

l'ordinaire et révélait un caractère exceptionnel. Jacqueline se rappelle une raclée administrée par sa grand mère qui l'avait envoyée faire des courses et durant lesquelles elle avait acheté, sans autorisation, du chewing-gum pour dix sous ! C'était en 1937.. 1 sou égal 5 centimes.



EN BALLADE ...

“ Tous les quinze jours la famille CORBERAND rendait visite à la sœur de la grand-mère qui habitait “aux poules blanches” de Montfermeil. A pied au travers des champs, après être passé par Livry, aller et retour dans la journée, le sommeil était assuré le soir ! Le dimanche suivant nous allions chez l'Oncle à Pavillons-sous-Bois nous y allions, toujours à pied, en longeant le canal.

Pour nous les réunions de famille étaient importantes. Nous étions trop nombreux et les repas de famille étaient rares. L'une des femmes faisait un gâteau et la réunion se passait autour des cartes mais surtout à chanter car tout le monde chantait. On utilisait des partitions du commerce : “Marinella”, “les Deux grand bœufs”, “la voix des chênes”, les chansons de Tino Rossi et toutes les chansons anciennes.

De temps en temps on s'offrait une séance de cinéma au Kursaal. Jacqueline se rappelle entre autre une projection du Bossu où son jeune oncle avait tellement gigoté à côté d'elle (il se prenait pour Lagardère)

qu'elle était revenue couverte de bleus... après hélas le tonton est tombé malade et il n'y avait plus de sous pour le ciné...

Autre souvenir : “Après une messe de minuit, on avait mangé une brioche et bu un chocolat chaud : on était heureux avec ça !

Dans le café RENARD, Yvette se souvient de quelques consommateurs qui jouaient aux cartes. Il y avait quatre tables dans la salle de l'entrée et trois derrière. Le café mal placé par rapport à la rue, n'avait pas de terrasse. Il faisait terrasse seulement au 14 juillet. En 1939, j'ai participé à la retraite aux lampions, après manèges et bal pour les adultes. Je me rappelle que cette année là on chantait “ Sous les amandiers ”.

A TABLE !

Des légumes à chaque repas, de la viande en moyenne une fois la semaine : pot au feu, bourguignon ou ragoût de mouton, le poulet participait à un repas de gala. Le soir, souvent des pommes de terre sautées avec du saindoux quelques fois avec des lardons. Quelques gaillons de temps en temps, une tartine de saindoux le matin.

Jacqueline se rappelle qu'elle buvait une boisson élaborée à partir de graines de Képhyr que l'on mettait à macérer dans une marmite d'eau avec des figues. C'était meilleur que l'eau, l'origine de cette boisson : le Caucase.

Jacqueline se rappelle aussi le goûter, où avec les copines, elle passait rapidement une tranche de pain sous le robinet et la trempait dans le pot de sucre cristallisé. Cela valait, lorsque la mère ou la grand mère rentraient de solides "engueulades".

NOTRE SANTE.

Plusieurs médecins à Sevrans étaient appelés de temps en temps. Les CORBERAND allaient surtout au dispensaire chez les sœurs.

A l'époque l'habitude était de purger les enfants deux fois l'an : au printemps et à l'hiver. La purge était soit : du sulfate de soude ou de la liqueur allemande (Jacqueline en est encore écœurée et ne peut avaler un verre de chartreuse car le goût lui rappelle la purge !). On prenait un fortifiant : huile de foie de morue ou de la "gadoise".

En cas de refroidissement, on utilisait les enveloppements, les "Rigolos", on posait des ventouses, quelques fois scarifiées ! chacun utilisait des remèdes de bonne femme du genre : jus de radis noir plus sucre, porto plus jaune d'œufs... Les médecins de l'époque étaient dévoués : Jacqueline revoit le docteur LENFANT visiter sa grand mère tous les jours après sa chute. Le docteur BRIAT qui déconseillait à sa mère de fumer car elle était cardiaque lui offrait malgré tout une cigarette en partant. Si les gosses avaient des boutons : dépuratif des Alpes, des vers : un vermifuge, si les poux sevrissaient : un traitement à la Marie Rose !

LE LAVOIR

Du côté de l'écluse de Sevrans, sur la Morée, était situé le lavoir. La grand mère CORBERAND était blanchisseuse. Elle allait au lavoir près de la voie du chemin de fer laver pour les familles bourgeoises : la famille ROUGER par exemple, qui habitait

la grande maison de l'assureur (autrefois du notaire) au coin de l'avenue de Livry.

L'EXODE

Jacqueline raconte : "Partie avec la famille sur les routes, sur un chariot de la ferme ROLLAND tiré par des chevaux et mené par un charretier, accompagnée de plusieurs personnes. A Montereau il y avait une queue du diable et il a fallu se séparer pour traverser le fleuve : "vous retrouverez la charrette de l'autre côté.", leur a-t-on dit. Il y eu un bombardement et le chariot est resté de l'autre côté. Le voyage s'est poursuivi à pied, la grand mère qui avait connu les allemands pendant la grande guerre ne voulait absolument pas rester là. Il fallait partir. Le grand père avait mal aux jambes mais marchait quand même. Nous étions avec maman, les grands parents, les voisins d'en face, la femme du charretier, en tout une dizaine plus un chien. A Gien, il y eu un bombardement et le groupe s'est trouvé séparé : d'un côté ma mère, les grands parents, l'oncle tuberculeux, de l'autre j'étais avec ma tante et les autres dames. On est monté dans des ambulances, mais il a fallu laisser la place aux blessés que les soldats ont ramassé après le bombardement.

Nous sommes revenus dans un car réquisitionné par les allemands pour dégager les routes. Ce car nous a laissés à Aubervilliers. Nous sommes rentrés deux jours avant le deuxième groupe. L'exode pour nous a duré une dizaine de jours. On couchait comme on pouvait sur les bords de la route, dans l'herbe. Pour manger nous avions du sucre et des œufs car les soldats ambulanciers en avaient un plein seau. En effet, dans les régions que nous traversions il ne restait plus rien à manger car bien d'autres gens désemparés étaient passés avant nous (nous étions les derniers).

A Sevrans, nous avons retrouvé notre maison intacte. Ma plus jeune tante (20 ans) était partie avec un groupe d'amis à vélo : ils sont allés jusqu'à Bordeaux ! Mon jeune oncle était soldat. Nous avons eu beaucoup de chance car tout le monde est revenu sain et sauf. Nous

avons creusé des tranchées dans le jardin, le grand père avait fait un poulailler avec du grillage, un toit en tôle et tout cela nous protégeait des éclats d'obus et il arrive que l'on en retrouve encore maintenant. Les batteries étaient dans l'hôpital d'Aulnay nous étions donc aux premières loges. ”
Voilà ce que Jacqueline appelle son voyage du certificat d'études !

L'ARRIVEE DES AMERICAINS.

Yvette et Jacqueline faisaient partie de la Croix Rouge et étaient dans des postes de secours : l'une au dispensaire, l'autre chez les agents. Chacune se rappelle la rigueur et les consignes très sérieuses et précises des responsables (Messieurs LELONG et SPIGAGLIA entre autres).

Jacqueline revoit les américains faire partir sa famille du pavillon pour installer une mitrailleuse dans la salle de bains. Des américains ont été blessés et tués à Sevran. D'après Yvette l'un deux est encore enterré au cimetière ancien. Elle s'en souvient d'autant mieux qu'elle a participé à la toilette mortuaire de ce malheureux et que cet homme, grand, n'arrêtait pas de tomber

de la table où il avait été placé.

Dans notre secteur il y eut au moins deux américains tués.

Après la libération, les bénévoles de la Croix Rouge sont allés ramasser les morts dans les champs. Cela faisait déjà trois jours que les corps gisaient et que les bêtes (rats et autres) agissaient. Certains corps de soldats allemands étaient en morceaux, les jeunes secouristes ont connu l'horreur et en furent malades !

Yvette TEXIER a assisté à la mort d'Auguste CRETIER et s'en souvient comme si c'était hier. Sur la place se tenait une mitrailleuse allemande dans la station essence où est maintenant la quincaillerie. Messieurs DUPRE (secrétaire de mairie) et CRETIER ont traversé la place en courant pour se mettre à l'abri chez Monsieur DUPRE. Monsieur CRETIER a fait un tour sur lui-même, les bras en l'air en hurlant. Yvette affirme qu'il a été touché là où se trouve la plaque commémorative. Elle se trouvait sur les marches du dispensaire (remplacé par le commissariat) et voyait tout. Elle a crié : vite un brancard, il y a quelqu'un par terre”. Monsieur CRETIER était mort sur le coup - atteint par des balles explosives : une blessure horrible.



LES MORTS DE LA LIBERATION

Pour Marc BENJACAR, quand les Allemands ont tiré dans la rue, au lieu d'aller jusque chez lui, une femme lui a crié : « rentrez chez nous ! », et là un éclat lui a coupé la tête et a également arraché le bras de la grand mère. Jacqueline soutient que dans sa tombe il y a le bras de cette vieille femme ! Le malheureux est mort à cinq minutes de chez lui.

A la place du "Prisunic" était un coiffeur. Ce dernier parlait avec une dame qui a été mortellement blessée et qui, se rendant compte de la gravité de ses blessures, elle était perdue, voulait que son mari lui enlève ses bijoux. Le pauvre homme ne savait et ne voulait pas le faire, alors Yvette qui était à côté l'a fait et la malheureuse est morte dans ses bras.

Yvette est aussi allée chercher Bruno BANCHER et voici son récit : " Avec Messieurs FOUGERAT et TILLAY on a ramassé Bruno au pied du pont du chemin de fer. Il était mortellement blessé et disait : " allez doucement, vous me faites mal ! ". Aussi, on a ralenti et, comme je le connaissais, mes compagnons me dirent d'aller chercher sa mère. Je n'ai pas voulu y aller seule car cela me faisait trop de peine d'aller annoncer cela. J'y suis allée avec une secouriste de la protection civile. "

Quand sa mère est arrivée il lui a dit : " maman, maman, j'ai vengé papa, j'en ai tué un aussi ! ". Bruno BANCHER a été conduit à l'hôpital d'Aulnay où il est décédé. C'était un gamin de moins de dix-huit ans.

DANS LE QUARTIER DES TREFLES

Dans ce quartier vivaient beaucoup d'Arméniens, à la libération Jacqueline avait seize ans et allait danser chez "MACY".

Avant que le cimetière (ancien) ne soit

agrandi, il l'a été deux fois, nous jouions avec des copines dont le pavillon donnait sur le champ, il y avait là un silo à betteraves et nous jouions dessus avec la bande.

Lorsque les parents donnaient des ordres on avait intérêt à filer droit, ils disaient : " si le maître t'a réprimandé, c'est qu'il avait raison ! ". Parfois, ils ajoutaient une taloche.

MONSIEUR LE CURE ...

Les allemands organisaient un concert de musique classique sur la place et certains sévranais s'arrêtaient pour les écouter, ce qui mettait hors de lui le curé (l'abbé CHAPITREAU). A la messe, au moment de la quête, si un allemand était présent, il interdisait qu'on lui présente la sébile.

Il y avait un marchand de journaux qui distribuait les quotidiens. Il s'en était pris à l'oncle CORBERAND qui était toujours bien habillé et chapeauté. Ce marchand était mal tombé car, malgré sa tenue, l'oncle était communiste. L'affaire avait fini par des coups de poings : l'oncle ne se laissait pas faire. Dans les réunions de famille, certains sujets étaient à éviter, mais, malgré ses idées le tonton était bien vu par tous.

SOUVENIRS DES ANNEES GRISES

Rue Michelet habitait un dénommé Monsieur REINE qui avait des activités troubles à Paris. Un jour, et l'on ne sait pour quelles raisons, il a tué un Allemand d'un coup de feu.

L'oncle Pierre rentrait de son travail de cheminot habillé d'un blouson de cuir et coiffé d'un béret (comme était vêtu Monsieur REINE) et il a été arrêté et accusé du meurtre. Quand Monsieur REINE l'a su, il est allé se dénoncer et Pierre a pu ainsi être libéré, le coupable, lui, a été fusillé.

Dans la rue, il y avait aussi Cyprien et Nénesse, deux jeunes têtes brûlées qui sortaient après le couvre feu de 22 heures parce que c'était interdit. Ils ont aussi fait l'objet d'accusation de meurtre d'Allemands. Nénesse avait été arrêté parce qu'il y avait du sang sur ses roues de vélo. Ces deux là furent torturés et subirent le supplice de la baignoire. Malgré tout ils survivront. Etaient ce des "patriotes" ? L'histoire ne le dit pas.

UNE JEUNESSE SEVRANAISE

Jean LELONG né à Saint-Cloud en 1920, arrivé très jeune à Sevrans, nous fait revivre cette époque.



Mes parents sont arrivés à Sevrans en 1921. J'avais un an. Mes souvenirs d'enfance sont limités aux lieux que je fréquentais alors :

l'église, la place, la maison et le parc des sœurs, ma rue, l'école où j'étudiais et le patronage où j'allais jouer le jeudi et le dimanche.

En 1930 l'on pouvait jouer sur la place, car, à part la voiture à âne de Sœur Catherine, celle à cheval de "CAIFFA" et celles des fermes d'alors, il n'y avait pas de circulation. Je me souviens, un hiver, avoir glissé devant le presbytère, remplacé aujourd'hui par le commissariat de Police, toute la matinée d'un jeudi sans avoir été dérangé par le moindre véhicule. A l'époque la neige, quand elle tombait, recouvrait longtemps le sol, car, à alors les froids étaient plus intenses et, peu de personnes marchaient sur les trottoirs, car, il n'y avait à Sevrans que 3000 habitants répartis sur une superficie égale à celle d'aujourd'hui.

Outre les jeux courants : les billes, le saute-mouton, le chat perché, la balle au chasseur, le croquet et le foot-ball, il y avait ceux que nous inventions ou que nos espiègleries suscitaient. Ainsi quand en 1930 il fut décidé qu'une route relierait le quartier de la gare à celui de la Sevranaise en traversant la propriété PORCHÉ, tout en enjambant la voie de chemin de fer et le canal, un grand chantier s'ouvrit. Pour nous, jeunes de 10 ans, ce fut une occasion de nous amuser "autrement". Nous détachions

les wagonnets quand ils n'étaient pas utilisés et que les ouvriers étaient absents et nous les poussions tout en sautant dessus. Il y avait là un danger dont nous ne mesurions pas le risque.

Quand au garde champêtre "le père PRIOSET" (qui n'était pas âgé) il ne pouvait pas être partout et nous chasser du chantier.

Quand le "tir à l'arc" fut installé sur le côté droit de la sente de Rougemont entre deux rangées d'arbres, après ce qui est devenu "le jardin des senteurs" de l'ensemble Prairial, nous nous cachions derrière une petite haie et, de là, nous sortions, revêtus d'un drap qui nous recouvrait, les bras tendus pour faire peur aux filles et femmes qui passaient, nous appelions cette farce "le jeu du fantôme". A cette époque cette sente n'était pas éclairée.

J'étais un enfant turbulent, j'aimais faire des farces et l'insolite m'amusait. Ainsi quand les sœurs arrivaient pour ouvrir la porte du patronage, elles la trouvait déjà ouverte. Elles s'interrogeaient alors, mais, très vite, en m'apercevant rire dans la cour, elles savaient que le coupable n'était pas loin.

Nous avons formé avec quelques camarade une bande : "la bande à bouboule". Nous nous réunissions dans une petite pièce qui se trouvait dans un recoin de la Salle Paroissiale" et là nous nous racontions des histoires et surtout nous en inventions. Et puis, nous nous posions en "justiciers" quand un conflit se produisait entre "des petits".

Nous jouions quand même en dehors du patronage. Dans la rue du Docteur Roux actuelle, en la remontant vers la rue de l'Oasis, il y avait un ruisseau dans lequel nous attrapions des têtards et des salamandres. Ce petit ruisseau se prolongeait sur le côté droit de la rue Danton. A la hauteur "du petit bois

David” qui se trouvait dans cette même rue (très en retrait au milieu des champs), il y avait de chaque côté des trottoirs, un mur qui avait été construit durant la première guerre mondiale. Ce mur devait servir de pilier à un pont sur lequel seraient passés des trains qui iraient d’Aulnay à Rivecourt afin de ravitailler les troupes au combat. Cette ligne ne fut jamais terminée. Mais néanmoins une butte s’appuyait contre ces deux murs et, de chaque côté de la pente qu’elle formait, nous glissions et remontions

pour recommencer jusqu’à épuisement.

Ensuite nous traversions des champs pour aller jouer aux indiens dans ce bois David qui pour nous enfant était plein de mystère. Un jour nous avait-on dit : un charretier et son attelage s’y reposait à l’ombre en un temps d’été. Soudain la terre s’ouvrit sous eux et le charretier et son attelage disparurent alors qu’une eau noire recouvrit le trou où ils furent engloutis... Ce devint “le gouffre”. Sur cet emplacement se trouve, présentement, un grand parking.



SEVRAN — Rue de la Passerelle

Pivost, édit. Sevrans

Il m’arrivait aussi de faire des farces tout en restant sagement à la maison. Avec un ami de mon âge, nous faisons passer une ficelle dans la gouttière de notre garage qui avait un toit en terrasse. Au bout de cette ficelle qui aboutissait au bord du trottoir nous attachions un porte monnaie, et, cachés sur le toit nous attendions... le voleur. Quand une personne en passant apercevait ce porte monnaie, elle se baissait vite pour le ramasser. C’est alors que nous l’escamotions et tirant notre ficelle tout en criant “au voleur, au voleur !”. Et la “mère CANU” alertée par nos cris, sortait de chez

elle pour “voir et savoir” ce qui se passait.

Après la moisson, quand les blés et les avoines étaient coupées, nous allions glaner dans les champs, c’était pour nous une distraction. A cette époque au-delà des quartiers : Mairie, Pont-Blanc, Primevères, Oasis, Rougemont, c’était la plaine. Seuls les quartiers de la Sevranaise et de la Campagne, ne comportaient pas des champs à perte de vue.

Nous sortions également en groupe, nous allions à Livry dans les carrières et descendions par un petit chemin jusqu’à l’intérieur des galeries qui débouchaient sur de vastes salles qui étaient pour nous enfants ou

adolescents des cathédrales souterraines. En mai, nous longions la berge du canal pour aller chercher du muguet dans le bois du Vert-Galant. Là où présentement se trouve le restaurant "Primevères". Nous ne mettions pas longtemps pour faire un gros bouquet.

L'été nous allions à la baignade où le dimanche matin beaucoup de sevranaïse se retrouvaient et se baignaient. La baignade se trouvait au-delà du pont qu'empruntaient des wagonnets chargés de plâtre extrait des carrières de Livry pour y venir se vider dans des péniches accostées sur le côté droit du canal. Un petit bâtiment avec un quai existait alors entre les deux ponts.

Mais, il y avait aussi pour les jeunes la piscine Château-Landon à Paris où l'Abbé FLEURY nous emmenait en groupe pour apprendre à nager. Il se baignait avec nous, nous conseillait, mais s'offensait dès que l'un de nous l'appelait : "Monsieur le Curé". De la main il nous faisait taire en ajoutant "Chut !".

Au patronage on ne faisait pas que jouer à l'extérieur. Dans la salle paroissiale Sœur Louise assurait les séances de cinéma. Elle même tournait la manivelle du Pathé-Baby, et, Rintintin ou Buck Chien loup apparaissait sur le drap qui servait d'écran. A la Saint Nicolas un chocolat nous était servi avec des gâteaux. Et puis il y avait souvent des "séances" récréatives qui fallait préparer. Ces répétitions se faisaient chez les sœurs dans une pièce en sous-sol. Là, il y avait un piano et des grandes étagères sur lesquelles étaient rangés tous les costumes des séances passées et que l'on ressortaient à l'occasion, nous répétions avec Sœur Germaine tout en appréciant les suaves odeurs s'échappant des casseroles en cuivre de Sœur Marie.

On accédait à ce sous-sol par une petite porte précédée de quatre marches et un petit couloir qui débouchait à droite dans la cuisine, et, à gauche dans la laiterie. Là, où souvent, l'on voyait une novice tourner la

baratte et ranger le beurre sous des cloches finement grillagées. Au fond il y avait la grande pièce "d'initiation à la scène".

Avant que le "Kursaal" ne fut construit nous allions au cinéma "Chauvelin" qui était situé dans une grange derrière l'actuel café, place de la gare, "Le Terminus". Un pianiste parfois animait des films muets en tapant sur le clavier plus ou moins fort ou plus ou moins vite selon l'image, qui sur l'écran, défilait devant nos yeux.

Lors de l'ouverture du cinéma "Le Kursaal" en 1927 tout Sevranaïse assistait à la séance inaugurale. On y passa "Bas de cuir" c'était l'histoire d'un jeune luttant pour sa liberté avec sa tribu.

Beaucoup de cirques plantaient leur chapiteau à Sevranaïse. Chaque année le cirque "Cassuli" venait, jusqu'au jour où il fut emporté lors des grandes inondations de la Garonne.

Et puis, une fois par an, en juillet, une grande fête foraine avait lieu sur la place. Les roulettes se garaient rue de la Passerelle, devant notre maison. Un midi je ne revins pas pour déjeuner. Ma mère alla à l'école, se renseigna. Il lui fut dit que j'étais sorti à l'heure. Stupeur générale, rapt d'enfant ? La mère CANU fut mise en alerte aucun indice, rien.

Dans l'après-midi on sonna à la maison. C'était Monsieur GUERIN le propriétaire du manège qui me reconduisait chez moi. Il m'avait trouvé assis sur une vache. J'étais entré en me glissant sous les marches du manège, et comme il était bâché et que je faisais aucun bruit, personne ne me trouva. C'est en venant à son manège que Monsieur Guérin me vit.

Pour les sucreries nous allions route d'Aulnay chez les demoiselles ROBLIN. C'était le magasin miracle : passementerie, papeterie, articles divers, et surtout pour nous : sucettes, cornets surprises, réglisse, sucre d'orge, Zan et Roudoudous.

Si, de ma vie d'enfant, beaucoup de faits me reviennent souvent à l'esprit quand je me promène dans le parc des Sœurs, trois

m'étonnent, m'amuse, et me laissent perplexe : comment ai-je pu faire cela ?

Le premier concerne surtout mon père. A gauche avant d'arriver au fond de la rue Lucien Sampaix (autrefois rue de la Passerelle), il y a une impasse, c'est la rue de la Villa. A droite, au fond, habitait Monsieur JOBELOT. C'était dans le quartier un homme aussi connu que la mère CANU. Il était à la fois "bookmaker" et puisatier. Il portait toujours un pantalon de velours noir bouffant en haut et serré au bas des mollets.

Chez lui il y avait un cerisier dont quelques branches, qui dépassaient de la clôture, nous avait permis, à mon frère et à moi, d'apprécier la qualité de ses fruits. Quand nous eûmes mangé celles du dehors, je fis le mur et mon frère le guet pour aller me ravitailler. Cela fut dit à Monsieur JOBELOT qui vint tout raconter à mon père qui fut alors indigné d'avoir engendré "des voleurs". Alors il décida de sévir, et là, soixante dix ans après, je suis effaré devant le geste qui s'ensuivit. Il me paraît encore incompréhensible venant d'une personne aussi mesuré que mon père et à l'encontre de la sensibilité des deux enfants, de ses enfants ! Au centre de notre jardin était un grand tilleul. Mon père y fixa une corde qu'il laisse pendre. Il nous dit : faite votre prière et aller embrasser votre mère car je vais vous pendre. Avec mon frère ce fut pour quelques instants l'horreur. Monsieur JOBELOT heureusement très vite alla demandé notre grâce à papa, et, maman affolée nous récupéra en pleurs.

Le second fait qui m'étonne aujourd'hui mais annonce déjà le côté débrouillard qui, heureusement, ne me fit jamais défaut durant ma vie pas toujours facile est celui-ci : j'étais grand et je suçais encore mon pouce, mon père en eût assez de me voir ainsi "tétouiller" et il chargea ma mère d'y remédier. Pour maman alors une seule solution se présentait à elle : demander conseil à la mère CANU. La mère CANU

était à la fois l'hôpital, le commissariat de police, et la détective privée de Sevran. Elle posait des sangsues quand on était malade, tous les maris trompés étaient ramenés par elle à la raison. Sa devise était : " il faut faire cesser des mauvaises choses avant qu'il ne soit trop tard ".

La dite voisine après avoir longuement consulté "ses esprits" lui dit : "Allez acheter de l'aloès chez le pharmacien et trempez son doigt dedans ; ce que fit ma mère. A midi quand je revins de l'école maman me regarda et me dit : "Qu'as-tu fait, qu'as-tu mangé ?" Je rougis, ce qui fit penser à ma mère que j'avais fait une chose que je ne voulais pas avouer. Enfin je dus dire à maman que j'avais loué le pouce à un camarade en échange d'un roudoudou.

C'était fini pour l'aloès. On me laissa tranquille mieux valait mon propre pouce. D'ailleurs je dus prendre conscience que ce tétouillage n'était plus de mon âge car je cessais bientôt de sucer mon pouce.

Le troisième fait me laisse vraiment perplexe. Pourquoi, alors que je savais combien le sujet du cours de catéchisme qui allait être donné était important, ai je imaginé un acte aussi insensé ? Le sujet était : la présence permanente du Saint-Esprit. Or, le Saint-Esprit est invisible mais il peut aussi se manifester inopinément, c'est ce que je voulus démontrer. Monsieur le Curé donnait toujours son cours assis derrière une petite table à droite du chœur. C'est moi qui mettait sur la table les objets dont il se servait et ils étaient toujours nombreux.

Chez Mesdemoiselles ROBLIN, j'avais acheté une petite grenouille sauteuse. Il y avait un ressort sous elle qui se tendait et s'enfonçait dans un agglomérat à base de goudron. J'avais calculé qu'il fallait plusieurs minutes avant que le ressort se détente et fasse sauter la grenouille. En regagnant ma place je déposais ma grenouille derrière un quelconque objet. Dès que Monsieur le Curé prononça le mot "Saint-Esprit", la grenouille lui saute au nez. Ce fut alors un fou rire général qui déconcentra tout le groupe. Monsieur le Curé indigné

devant une telle profanation demanda au coupable de se lever. Je me suis levé. Lui eut très mal. Je le vis, il était trop tard le mal était fait. Il me fit simplement signe de sortir. Maman qui allait au marché en passant devant l'église me vit. Elle me demanda ce que je faisais là ? Je ne pus que répondre : c'est la grenouille, c'est elle !

Alors le soir nous eûmes la visite de Monsieur le Curé, j'eus très peur en le voyant arriver à la maison. Il me regarda, je baissais les yeux, je rougis. Il connaissait mon côté espiègle et c'est peut-être la raison pour laquelle il ne parla pas de la grenouille mais maman, elle, m'en voulut.

Quand à la télévision, le dimanche, lors de la retransmission de la messe, je vois des enfants de chœur il m'arrive parfois de repenser au temps où, avec ma soutane rouge et mon surplis blanc, je venais chaque matin servir la messe à 6 h 30, je touchais deux sous par messe servie, car j'étais le seul à habiter à quelques pas de l'église.

L'église de Sevrans jusqu'en 1935 était intérieurement en forme de croix. Au milieu, le chœur avec la nef en prolongement, et, de chaque côté du chœur, une chapelle. Dans celle de droite devant un petit autel, il y avait l'endroit où l'on sonnait les cloches. Au fond à droite, deux cordes pendaient, l'une grosse, l'autre plus petite. A l'angle gauche à proximité de la chaire qui était adossé au mur, partait l'escalier qui montait au clocher, et, que dissimulait une porte assortie aux panneaux de bois bruns qui recouvraient les murs jusqu'au bas des vitraux. A gauche un petit autel, avec, à un mètre devant, l'harmonium que tenait Monsieur D..., puis le confessionnal, et ensuite, la sacristie, laquelle donnait accès au jardin.

La sacristie était une pièce carrée avec un petit escalier en colimaçon qui permettait d'accéder à un grenier plein "de merveilles". De vieilles choses remisées là, depuis des dizaines d'années. En face à gauche de la pièce il y avait le grand meuble en chêne qui au milieu comportait une case dans lequel l'on mettait le calice et l'ostensoir et en bas couchées dans de longs tiroirs, bas mais nombreux, étaient posées les chasubles : la noire pour les cérémonies funèbres, la blanche pour les mariages, la

violette pour les cérémonies pénitentielles, et la rouge pour la Pentecôte ou les confirmations.

Quand nous arrivions, nous enfants de chœurs nous nous asseyions sur cet escalier au pied duquel il y avait un meuble pour nos soutanes. Nous allions au jardin pour chercher un fruit... La sacristie pour nous était un lieu de détente. Le bedeau qui nous surveillait, avec son bicorne sur la tête et son long bâton pommé à la main nous laissait bavarder et rire. Seul, l'organiste, portant perruque et costume à carreaux blanc et noir nous faisait taire. Néanmoins on se sentait chez nous.

Les petites classes jusqu'à la 5^{ème} étaient installées dans les anciens laboratoires Nobel. A partir de la 4^{ème}, on allait dans les locaux de l'actuelle école Crétier. Parmi les professeurs nous avions deux maîtres (dont l'un directeur) et deux maîtresses. Maman connaissait les deux maîtresses. L'une d'elle Bretonne comme elle venait souvent à la maison. Quand sa nièce qui avait mon âge venait chez elle, j'étais invité à lui tenir compagnie.

Tous les professeurs que j'ai eus étaient remarquables. C'étaient vraiment à la fois des enseignants, des pédagogues et des éducateurs. Pas un, qui ne fut ainsi durant les cinq années passés à l'école communale du Centre. La devise des professeurs était celle-ci : que chacun puisse réussir là où il sera le plus apte à réussir. Et pour cela il fallait donner à chacun de solides bases.

En classes il n'y eut durant les cinq années où je fus présent nul sévices corporels, les coups sur les doigts, le bonnet d'âne, moi je ne le vis jamais faire ou porter. Certes les instituteurs étaient très sévères et très exigeants. Il y avait plutôt des récompenses que des punitions. Le fait de ne pas avoir de bon point en était une pour beaucoup d'entre nous.

En rentrant à la maison, c'était avec mon père que la journée d'étude se poursuivait car papa nous faisait la lecture, "Le tour de France par deux enfants", "Sans famille", et les livres de Jules Verne. Mon père lisait très bien. Il faisait très attention à la ponctuation, parfois il s'arrêtait sur des mots pour bien nous en expliquer le sens et il nous montrait ainsi les pièges de la langue française en nous disant : une tente n'est pas votre tante et Monsieur le Maire n'est pas votre mère. Cependant jusqu'à l'âge de 14 ans, je préférais la lecture des choses insolites ou comiques. Depuis je me suis rattrapé et les sept mille livres de ma bibliothèque font que je ne crains pas l'ennui.

DE BELLES ANNEES PRES DU CANAL

par *Georgette PECLET*



Georgette est née à Paris dans le 11ème arrondissement en 1922, sa sœur en 1920. Au cours de l'été 1922, la famille acheta un pavillon au 6 rue Marcel à Sevran.

"Mes parents étaient d'un milieu social assez aisé. Mon père était sertisseur sur bijoux, il travaillait aux pièces. Ma mère était couturière pour un fabricant parisien. Tous deux travaillaient à domicile dans une même pièce l'un en face de l'autre. Le métier de mon père consistait à décorer la matière brute d'une bague, à enchâsser les pierres dans les chatons et l'orner d'autre pierres et de brillants. C'était un joli métier, délicat, artistique, mais il ne fallait pas s'amuser. Plus il en faisait, plus il gagnait. Il travailla d'abord pour la Maison PETIT, puis la Maison GARNIER, rue Turbigo (qui existe toujours). Cette dernière travaillait pour l'exportation. De même que celle de ma mère qui avait pour clientèle, entre autres, la Colonie Anglaise du Cap. Comme mon père, ma mère gardait chez elle des matières précieuses : soie, voile qui venaient d'Angleterre."

LA VIE FAMILIALE

"Comme mes parents avaient fait des économies, ils firent construire une grande pièce, bien éclairée par une large fenêtre pour y installer leur atelier. L'un à son établi, l'autre à sa machine, il leur arrivait de quitter l'atelier à 2h du matin. Mon père fit aussi construire un réservoir surélevé en ciment qui amenait l'eau de pluie recueillie sur

l'évier et les toilettes. L'eau potable était prise chez une voisine habitant rue de Freinville qui était canalisée. Et j'ai aussi connu la lampe à pétrole.

Dans ces mêmes années, mon père a acheté une voiture d'occasion : une Peugeot à cinq places, qu'il a revendu au début des années 50. C'était la voiture des vacances. Mes parents portaient leur travail à Paris chaque semaine. Mon père n'a jamais craint d'être cambriolé ou attaqué lors de ses déplacements.

Ma mère qui était bonne coupeuse se faisait de "la gratte" qui lui permettait de nous habiller avec de bons tissus. Nos parents nous ont gâté. Il n'y a pas eu de notre part d'idée de rébellion quoique ma sœur "répondait" à mes parents. Pour Noël, dans la cheminée il y avait une poupée ou un livre, un pain d'épices. Pour les desserts, maman préférait acheter des petits gâteaux secs; les fruits devaient être très chers.

Ce que j'ai bien regretté c'est que je n'ai pas reçu d'éducation religieuse. Ce que j'ai pu me sentir différente lorsque mes camarades ont fait leur communion. C'était la faute au grand-père paternel qui ne voulait pas en entendre parler.

Le voisinage était surtout constitué de fonctionnaires parisiens qui venaient le week-end en vacances. Ils logeaient dans de petites baraques, d'autres avaient fait construire et travaillaient à Paris. Les relations avec les voisins se limitaient à des bavardages par-dessus la barrière et on se rendait service à l'occasion."

L'ECOLE

Dès l'âge de 3 ans, sa mère la conduisait à la maternelle de l'école du centre avec sa sœur de 5 ans. Elle se souvient de Madame MANCION qui avait l'air d'une bonne grand-mère. Cette maîtresse qui jouait de la mandoline les faisait beaucoup chanter. Une petite fête costumée était organisée pour la fin de l'année, couronnée par l'arrivée du Père Noël.

"Quand on a vu le Père Noël à cet âge-là, alors jusqu'à 8 ans on y croit" (sans doute, mais c'était en 1925...).

Pour apprendre à compter, nous avions des bâchettes et pour apprendre à lire la maîtresse nous présentait plusieurs fois des lettres découpées dans du carton afin qu'elles nous rentrent bien dans la tête. A 6 ans, on était bien débrouillés".

A la grande école, la discipline était stricte. Avec Madame DUMAS ça marchait droit. L'obéissance aux enseignants allait de soi, de même que la politesse : dire bonjour en arrivant, se lever lorsqu'un visiteur entrait dans la classe. A partir de 6 ans, il y avait des

devoirs tous les jours : une page d'écriture et des opérations. Pour préparer le certificat (passé en 1934) nous avions des dictées journalières. Au programme d'histoire, la France jusqu'à la guerre de 1914-18. Et en géographie la France sur le bout des doigts : les fleuves et leurs affluents, les montagnes, les canaux, les principales lignes de fer, les productions de chaque région et les fameux départements avec, par cœur les préfectures et sous-préfectures. Chaque année, une sortie pique-nique était organisée dans les environs, en auto-car (Chantilly, Versailles, Fontainebleau).

Les Prix furent supprimés et remplacés par une journée à la mer - le Tréport ou Fécamp, restaurant payé - pour les lauréats du certificat d'études.

Les jeux de récréation tournaient autour du ballon, des balles (à 2 et 3 balles), "La balle au camp", la corde, à la marelle tracée sur le bitume de la cour de l'école Victor Hugo, lorsque cette nouvelle école fut ouverte."



Et Georgette poursuit : "Plus grandes, nous apportions parfois le tricot qui était enseigné pour le certificat d'études ainsi que la couture avec les différents points, les coutures rabattues, les boutonnières.

Les jeudis se passaient à jouer à la poupée avec ma sœur, à tricoter, parfois nous emportions notre ouvrage et le goûter et nous nous installions au bord du canal. Nous regardions passer les péniches hâlées par des mulets. C'était beau et c'était une distraction simple. Nous jouions aussi avec les enfants du quartier. Ils étaient bien sept ou huit de notre âge (dont les filles de l'entrepreneur de maçonnerie MORET). Après la rue Marcel, l'avenue de Freinville (Bruno Bancher) était encore un chemin de terre avec des fossés jusqu'au terrain de Kodak qui était en friche. C'était notre terrain de jeux. Les jours d'orage, le carrefour était transformé en mare.

A la maison, nous lisions des livres empruntés à la bibliothèque scolaire et des illustrés : Fillette pour ma sœur et Lisette pour moi. Maman était issue d'une famille nombreuse où l'on chantait beaucoup. Elle avait continué en travaillant et nous en avait donné le goût. Elle achetait des "petits formats" (petite partition musicale pour la voix), succès du moment vendus par les chanteurs de rues à Paris et aussi sur le marché de Sevrans. Mais à la maison, il n'y avait pas de phono. Le samedi soir nous allions au Kursaal, depuis 1928 l'année de son ouverture. J'avais 6 ans et je m'endormais dans le fauteuil. C'était plein, même au temps du muet. Nous y allions à pieds et revenions avec des voisins du quartier. Le dimanche, nous allions souvent nous promener dans les rues de Sevrans et l'on revenait par la route de Livry. Ce n'était pas folichon, il n'y avait rien à Sevrans.

A partir des années 30, maman nous a emmené à Paris voir des opérettes à l'Opéra Comique. La première pièce c'était "Rose

Marie" à Mogador, et je m'en souviens comme si c'était hier. Un peu plus tard, nous sommes allés un fois à Reims, mais en voiture. Une autre fois, un déplacement au Havre et vous savez pourquoi faire? Pour visiter la Normandie. Vous voyez que mes parents étaient dans le coup, ils ne manquaient rien. Nous avons couché à l'hôtel."

LES VACANCES

"A partir de 1928, nous allions dans le Morvan dans une petite maison sous-louée chez des cousins, avec la grand-mère qui nous gardaient un mois supplémentaire, car nos parents qui gagnaient bien leur vie prenaient un mois. En 1931, ils ont acheté la petite maison et les vacances continuèrent en août et septembre. En 1936, nous avons soudoyé maman pour aller à la mer. Notre père s'est laissé faire et nous avons loué pour 15 jours sur la Baie de la Somme à côté de Fort-Mahon. Il y avait des étés formidables, du vent mais l'air était très iodé et nous revenions très bronzés."

Le grand-père PECLET était originaire de Bourgogne. Il était installé cultivateur à Sevrans, 37 avenue de Freinville. Monsieur PECLET cultivait des céréales et des pommes de terre sur un terrain qu'il louait à la Société Kodak Pathé, qui en était propriétaire. En 1939, la commune de Sevrans acheta 6.600m² à Kodak afin de construire un groupe scolaire. Or, Monsieur PECLET avait déjàensemencé cette parcelle et réclamait une indemnité de 600F. Dans les délibérations du Conseil Municipal de mai 1930, nous avons trouvé l'acceptation de la demande d'indemnité.

Georgette précise qu'indépendamment de la basse-cour, son grand-père élevait des coqs de combat : "C'était des bêtes superbes, énormes, aux ergots très forts et elles étaient très coûteuses à nourrir."

LES ANNEES NOIRES

"Je me souviens de la guerre d'Espagne parce que des trains de réfugiés s'arrêtaient en gare de Sevrans. Des femmes, dont ma mère qui était très maternelle, apportaient des gâteaux pour les enfants et maman avait distribué notre layette de bébé pour les nourrissons. Ces pauvres gens n'avaient rien.

Je me souviens précisément de la déclaration de guerre. J'avais 7 ans, j'étais venu déjeuner chez ma grand-mère à Ivry et nous l'avons entendu à la radio. Je suis rentrée le plus vite possible. Il n'y avait pas d'autobus et j'ai dû prendre un taxi qui était déjà occupé par 4 hommes qui rejoignaient leur unité et se dirigeaient vers la gare d'Austerlitz. Ils m'ont dit : "Montez, montez ça nous portera bonheur".

Quant à mon père, il a été mobilisé deux mois, car il avait 46 ans et deux enfants à charge. Rien n'était prévu pour recevoir les hommes de sa classe. Ils dormaient sur des paillasses dans un cinéma. Pendant 2 mois on lui appris à éteindre des feux avec un seau d'eau et un verre... puis il a été libéré.

Pendant l'Occupation le plus insupportable du rationnement fut celui du pain. Il fallait acheter de fausses cartes de pain. Il y en a qui étaient refusées par la boulangère. Madame LECOURT qui tenait la boulangerie du canal acceptait presque toutes les imitations, mais parfois elle disait à maman : "Celle-là est vraiment moche, je ne peux pas vous la prendre". Toutes les denrées avaient

changé d'aspect : le sucre était marron, le pain gris. Le pire était la charcuterie, on se demandait si ce n'était pas du pâté de chien. Le plus étonnant, c'est que papa avait fait dans le jardin des massifs de fleurs qui sont restés durant toute la guerre, et il n'y a pas planté une seule pomme de terre. Maintenant, avec le recul, je me dis comment a-t-il pu faire une chose pareille? Il faut avouer qu'on achetait un peu de choses au marché noir : du camembert, un peu de sucre..."

Après avoir passé avec succès le brevet qu'elle avait préparé à l'école du centre, Georgette commença à travailler à Paris aux P.T.T.

"Je me souviens, lorsque j'allais travailler, je rencontrais des personnes portant l'étoile jaune, je les plaignais. Et je revois particulièrement une jeune fille superbe, un peu rousse, qui regardait les allemands avec dédain. C'est un visage qui m'est resté.

Les souvenirs les plus angoissants, ce sont les alertes; les bombardements de Vaires-sur-Marne, Noisy-le-Sec, Bondy, toutes les gares de triage. Dans notre quartier il n'y avait pas d'abri et chez nous il n'y avait pas de cave. En pleine nuit, nous restions au lit. Si c'était le soir, nous sortions le long du canal et nous retrouvions des voisins. Pendant 4 ans, j'ai eu peur."

Georgette demeura à Sevrans jusqu'à l'âge de 23 ans; Après un long séjour en province, elle vit maintenant à Livry.

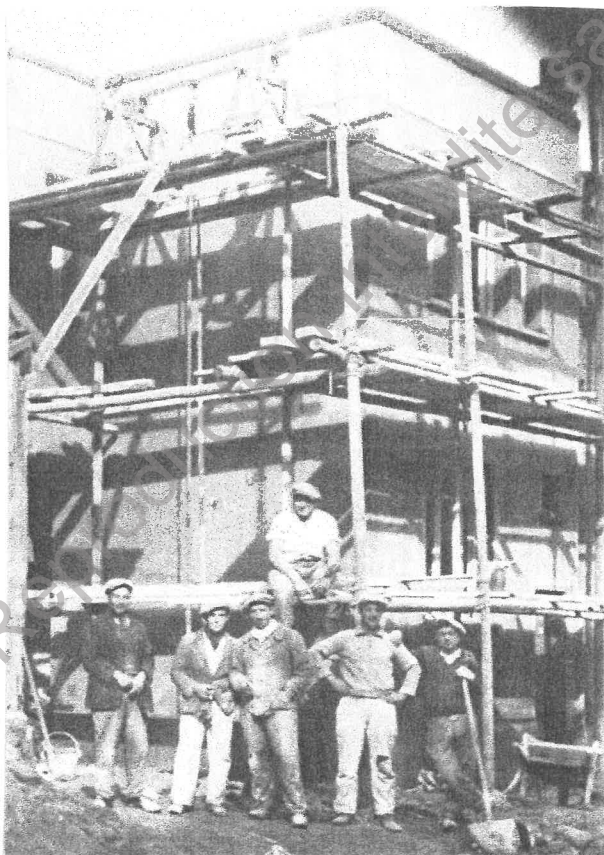
DUR D'ETRE L'AINE DANS LES ANNEES 40

par Lucien CHAUVEL



Lucien est né le 16 octobre 1931 à Gonesse. Il arriva à Sevrans à l'âge de 7 ans. Lucien est l'aîné de quatre enfants, dont une fille. La famille loua un pavillon au 21 avenue de l'Oasis.

"Tout jeune mon père avait été placé dans une ferme par l'Assistance Publique. Dès l'âge de 10 ans, il a passé sa vie à travailler. Il allait à l'école quand il y avait moins de travail à la ferme. Ensuite, mon père a été maçon et a surtout travaillé pour l'entreprise MORET de Sevrans. Ma mère est née à Freinville. En plus de l'entretien de la famille, elle faisait des ménages et la lessive dans le voisinage.



Le logement de l'avenue de l'Oasis était une petite maison sur un terrain de 400m². Il y avait 2 chambres, les 4 enfants dans l'une, une cuisine où on faisait la toilette sur un lavabo et dans le grand bac à lessive. Les WC étaient situés au fond du jardin. L'eau potable, nous devions aller la chercher plus loin à une borne-fontaine de la rue de l'Oasis. C'était une corvée de plus. Au début, il n'y avait pas l'électricité et c'était la lampe à pétrole. Je me souviens que lorsqu'on mouchait la mèche, les flammèches tombaient dans la soupe.

Avant-guerre, le quartier était peu construit, surtout constitué de terrains entourés de clôtures légères. Des rues s'amorçaient sur la rue de l'Oasis : rue Bérangère, rue de la Morée, allée de l'Espérance, rue de l'Avenir. Ces deux dernières ne comportaient que quelques numéros et s'achevaient sur les champs. Elles sont restées pratiquement dans le même état et ont pris le nom d'impasse après la guerre. Curieusement, la rue Bérangère a été transformée en avenue Béranger.

En général, les pavillons étaient petits et modestes à l'exception du n°42 qui est une grande maison en meulière bâtie sur un vaste terrain. Les gens étaient aisés plutôt "genre bourgeois". Ils venaient en voiture pendant le week-end et les vacances. Leurs enfants ne jouaient pas avec ceux du quartier et j'entendais parfois des airs de musique, accordéon et piano.

Au bout des impasses passait la Morée puis des espaces non cultivés, deux mares, un petit bois. Un chemin de terre sillonnait ce terrain d'aventures. Mais des bruits couraient toujours sur cet endroit et

surtout la vieille histoire d'un homme avec sa charrette et le cheval qui avaient disparu dans un trou. Au bout de la rue de l'Oasis, le passage à niveau était gardé par un couple qui logeait sur place. Lui était préposé au graissage des signaux et on le voyait chaque jour avec sa grande burette. La garde-barrière avait la réputation d'être antipathique. Elle n'était pas appréciée des gens du quartier car ils avaient l'impression qu'elle abusait de son pouvoir en laissant la barrière baissée plus que nécessaire. Piétons et automobilistes protestaient et la garde-barrière répondait sur un ton qui déplaisait.

Rue de l'Oasis, la circulation était presque inexistante. A part le tombereau des éboueurs et la chiffonnière avec sa charrette. C'était une femme énorme qui paraissait vissée sur son siège. Elle achetait des peaux de lapins et chez nous il y en avait régulièrement à vendre. Elles étaient retournées et bourrées de paille pour rester en forme. Chaque fois mon père rentrait en bougonnant "Bah mon vieux! C'est pas cher payé". Passait aussi le rémouleur annoncé par sa cloche.

Le garde-champêtre habitait impasse de l'Espérance. Nous nous moquions de lui et le surnommions 10h 10 à cause de la position de ses pieds et de sa marche en canard. C'était le type même du garde-champêtre, képi et vareuse, avec des énormes moustaches et l'air sévère. Il annonçait dans les rues principales et certains carrefours après un roulement de tambour."

LA SCOLARITE

Lucien a vécu sa scolarité à l'école du centre, à l'exception d'une année à Victor Hugo. Il garde un bon souvenir de Madame PALETTE.

"C'était une femme très élégante, toujours maquillée, féminine. Monsieur MAIRESSE était très sévère et utilisait les arguments frappants : coups de règle sur le bout des doigts, coups de pied aux fesses et

des stations à genoux sur l'estrade assez longtemps pour avoir les genoux en marmelades. Bien sûr, il y avait toujours les lignes "Je ne dois pas..." conjuguées à différents temps. Et bien souvent la punition était doublée par les parents."

En dépit de ce système répressif Lucien se souvient d'une fameuse blague : Un élève lorsqu'il s'était assis sur son banc s'était retrouvé fesses par terre. Et pour cause, le banc avait été scié. Ce fut un scandale." Il arrivait parfois que Lucien pêche des têtards près du lavoir municipal, à côté du petit passage sous la voie de chemin de fer(rue de Rougemont). Une fois, sur le chemin de l'école, l'envie lui prit de ramener quelques têtards aux copains : "Entendons-nous bien, il ne s'agissait pas de faire l'école buissonnière...mais attraper ces petites bêtes, c'est pas facile, ça vous glisse entre les doigts et finalement le temps passe vite. Si bien que mon père qui partait au travail me trouva là et m'accompagna à l'école. Et le soir, je le sentis passer."

Les récréations obéissaient à peu près au même cérémonial dans les deux écoles. Les jeux de ballon étaient interdits. Les billes, les osselets, le canif pour jouer à la pichenette avaient leur vogue. La pichenette consistait à planter le couteau dans la terre suivant certains gestes codifiés où l'habileté était croissante. Deux maîtres se tenaient en haut des marches des classes et scrutaient la cour, le sifflet prêt à intervenir. Parfois ils pouvaient tourner dans la cour en bavardant, mais gare à ceux qui les bouscullaient. La fin de la "récrée" était annoncée par un coup de sifflet. Immédiatement chaque élève s'immobilisait et restait sur place. Au 2^{ème} coup de sifflet les enfants s'alignaient parfaitement sur deux rangs face à l'entrée et le 1er rang entrait, puis le second. Il était interdit de chahuter et le silence devrait être total. Chacun était debout à côté de son siège. Le maître ordonnait de s'asseoir : ce pouvait être un claquement de règle sur le bureau.



Ecole du Centre, à droite Mme PALETTE

"Le jeudi matin il fallait aller au catéchisme enseigné par les sœurs. C'était une corvée et des leçons supplémentaires. L'après-midi, j'allais parfois au patronage mais bien souvent comme ma mère allait travailler chez les autres, je m'occupais de mes frères et sœur, quand ce n'était pas le jardin à entretenir. Et parmi les corvées il y avait encore l'herbe aux lapins le jeudi ou même le soir avant de faire les devoirs. Enfin je trouvais tout de même le moyen de jouer dans le terrain de la mère ROLLAND et de patauger dans la Morée où il y avait 30 à 40 cm d'eau. Avec les copains on s'amusait à construire des barrages, des moulins à eau, à poser des petits bateaux dans le courant. Le vélo resta pour moi un rêve jusque après la fin de la guerre.

LE VOYAGE DU CERTIFICAT D'ETUDE

"C'est au Tréport que j'ai découvert la mer. Moi je n'avais guère été plus loin qu'Aulnay. Nous y avons été en train, emmenant un sandwich pour déjeuner. La mer, on ne peut pas s'en faire une image tant

qu'on ne l'a pas vue, mais ce que j'avais retenu c'est beaucoup d'eau et les galets qui faisaient mal aux pieds. Mais on ne s'est pas baigné, c'est sûr, le temps ne devait pas être propice."

LA VIE FAMILIALE

"Les grandes vacances se passaient toujours à Sevran. Nous n'avions pas de grands-parents qui auraient pu nous recevoir."

Lucien, avec le recul, estime avoir eu une certaine maturité dès l'enfance écolière. Le père était plutôt sévère et en sa qualité d'aîné il était responsable des frasques de ses frères et sœur.

"Et toi tu les a laissé faire...s'exclamait-il " J'étais obligé de rattraper leurs erreurs. Comme beaucoup d'enfants de famille nombreuse et modeste, nous portions des vêtements retailés par la mère, pour moi ayant appartenus à mon père. On avait souvent des pièces aux genoux, au fond de culotte. Tout ça m'a laissé des complexes et je me sentais mal à l'aise. Je pense que le milieu familial est très

important pour un enfant. Mon père n'avait jamais beaucoup été à l'école et ma mère guère plus. Il fallait toujours se débrouiller seul pour les devoirs et étant l'aîné, j'avais des tas de choses à faire. Mon niveau scolaire était dans la petite moyenne avec beaucoup de difficultés. Je pensais que je n'y arriverais jamais et finalement croyais que ça ne valait pas la peine que je fasse de gros efforts.

Dans le quartier de l'Oasis, il y avait peu de commerçants. Pour le boulanger il fallait aller aux Primevères et quand nous ramenions le pain de 4 livres, "la pesée" n'arrivait jamais à la maison.

Le jardinage était plus qu'un loisir pour mon père. Il louait ou on lui prêtait d'autres terrains car il fallait nourrir la famille. Les commerçants étaient payés à la fin de la semaine, lorsque mon père recevait sa paye. Pour les dépenses plus importantes : "Il faudra attendre la Caisse (de compensation) disait-il "Quand on recevra la Caisse, je vous achèterai des galoches". Nous avons toujours mangé à notre faim. Le plat de viande n'était pas servi tous les jours, mais lapins et poulets étaient souvent sur la table puisqu'ils étaient produits à la maison.

Nous n'avions pas de gros besoins et n'avons jamais investi dans du mobilier, les chaises étaient parfois boiteuses et réparées à la maison.

Quand mon père allait travailler dans les fermes des environs, Villepinte, Tremblay, c'est avec la voiture à bras qu'il y allait. Mon père était apprécié dans le quartier et il était souvent sollicité par des amis ou des voisins pour des travaux. J'ai lu plusieurs bouquins de Cavana et j'aimais bien ce type parce que son père, aussi, était maçon. Mon père n'a jamais connu autre chose que le boulot. Il a pris ses premières vacances à plus de 50ans : 3 ou 4 jours chez des amis à Magny-en-Vexin.

Il y avait tout de même quelques soirées au cinéma, le Vox, où nous retrouvions notre oncle et notre tante de

Freinville. Mais on ne voyait jamais un film en entier sans une coupure, et il y avait les sifflets des protestataires. A partir de Pâques, nous pouvions recevoir la famille sur une sorte de petite terrasse couverte dans le jardin. Parfois mon père jouait aux boules chez un voisin.

L'OCCUPATION ET LES RESTRICTIONS

"Mon père n'était pas mobilisable compte tenu de son âge et de ses 4 enfants. Nous allions glaner le blé dans les champs pour avoir de la farine et faire du pain. J'étais chargé de moudre les grains au hachoir à viande et comme il fallait appuyer j'y ai laissé un morceau de mon doigt, alors direction le dispensaire de Sevran. Mon père avait entrepris d'élever un cochon, en association avec mon oncle. Je me suis toujours demandé comment ils avaient pu l'engraisser.

De la Libération je me rappelle des convois de wagons à bestiaux emplis de soldats américains qui nous jetaient des chewing-gums au passage à niveau."

LA SANTE

"Nous consultions le Docteur ROSSEL qui avait son cabinet dans le grand immeuble à l'angle de la route de Livry et du canal. C'était un grand bonhomme, peu causant, mais qui tutoyait tout le monde, même les parents. Il m'avait découvert une insuffisance respiratoire, mais depuis j'ai passé 6 ans aux pompiers de Paris et à 68 ans je fais toujours du vélo. Pendant la guerre j'ai du aller dans un hôpital parisien pour me faire traiter de la gale du pain.

Lucien est toujours sevranaise et il a acheté avec son épouse un pavillon rue de l'Oasis. Il a terminé sa vie professionnelle chez Kodak comme cadre technique après plus de 25 années de présence dans cette entreprise.

QUAND ON DANSAIT AU PAS BILEUX

*De 1927 aux années 40 les sevranaïses fréquentaient cet établissement dont il ne reste de traces que dans les mémoires.
par Christiane RANOUIL.*

LE PAS BILEUX (*Etymologiquement : qui ne se fait pas de bile*) Ce nom bon enfant donné à ce petit café du quartier de l'Amicale dont le souvenir nostalgique est conservé dans la mémoire de plusieurs générations sevranaïses mérite bien que l'on s'attarde sur son histoire.

Aucune trace visible de notre PAS BILEUX.

OU ETAIT-T'IL ? Aucune carte postale, aucune photo. Il faut donc dès maintenant faire travailler les mémoires, et d'un mot par ci, d'une phrase par là, le voici peu à peu, qui surgit du passé. Il se situait au bout de la rue de l'Amicale (aujourd'hui rue du Colonel Fabien) au rond-point formé par cette rue, la rue Villebois-Mareuil et la rue du Hameau. Exactement à l'emplacement de ces deux jolies maisons que les propriétaires ont bien voulu nous laisser photographier.



COMMENT ETAIT-IL ? Les mémoires travaillent et petit à petit notre café surgit:

Les riverains se souviennent avoir

connu, il y a une vingtaine d'années, le fantôme du PAS BILEUX peu de temps avant sa démolition : *"C'était une petite maison construite de bric et de broc dans la verdure. - La construction était toute en bois, de plein pied, au milieu de gros arbres. - Il y avait notamment beaucoup d'arbres derrière ce qui devait faire à l'époque de jolis petits bosquets l'été, et aussi quelque uns dans le jardinet de devant, notamment un immense noyer d'Amérique. Le jardinet devant n'était pas clos, cependant il y avait à l'entrée deux poteaux supportant une enseigne en demi-lune : Au pas bileux."*

C'est la vie que les plus anciens lui restituent. Ainsi Renée MULOCHOT (Madame LE PAPE) venue très jeune à Sevrans : *"C'était un petit bal bien fréquenté où les parents emmenaient les jeunes enfants danser. Je n'y ai pas dansé moi-même mais vers les années 1930 mon père emmenait ma sœur et souvent je l'accompagnais. Je me souviens, j'avais sept, huit ans, et l'hiver, c'était mon plaisir. Je sortais toute encapuchonnée dans le noir, et à l'intérieur je m'imprégnais de l'ambiance de la fête. C'était une grande salle de plein pied, parquetée avec dans un coin un piano mécanique ou l'on mettait de l'argent pour danser. Chaque danseur choisissait sa danse et mettait une pièce."*

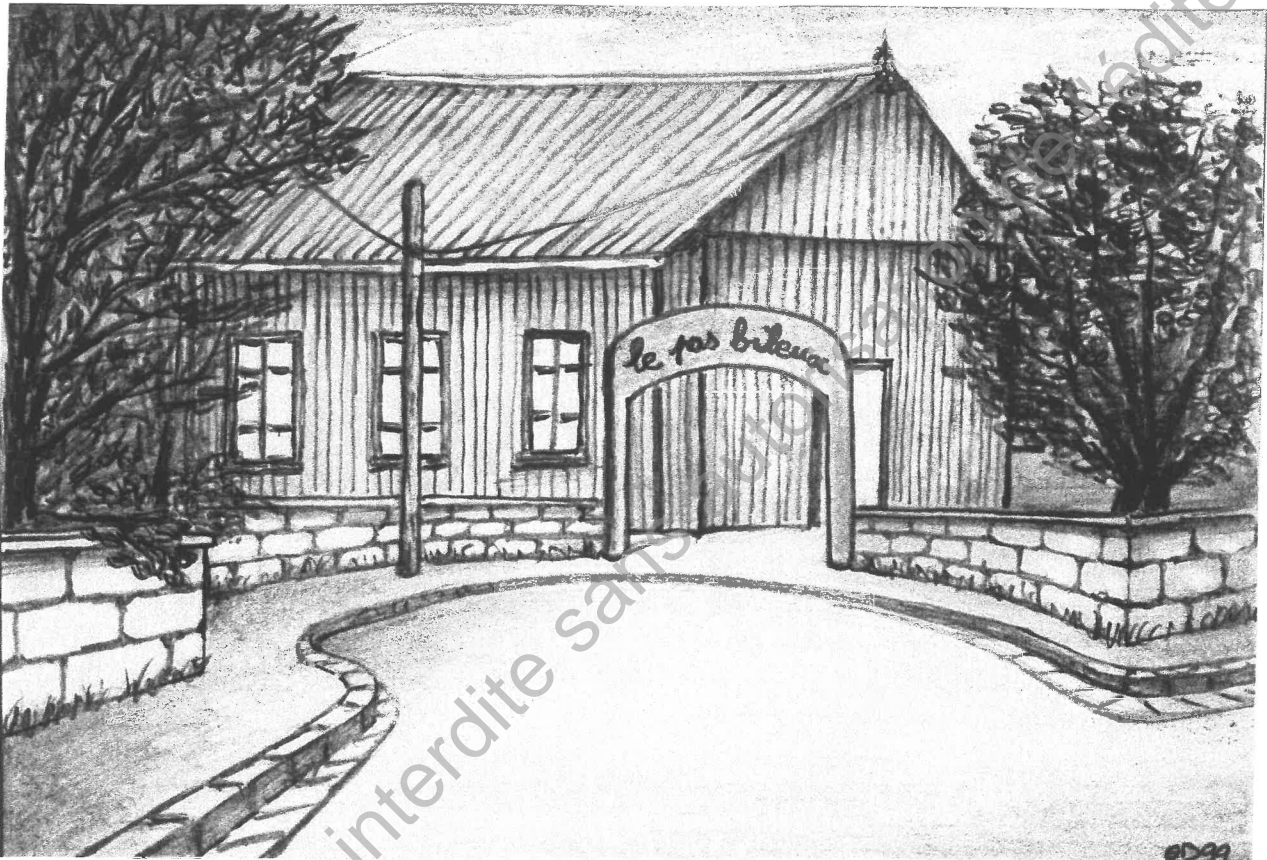
Germaine CARON, née à Sevrans le 2 Septembre 1915 : *"Je n'y ai jamais dansé, mais je me souviens très bien de cette grande salle avec un bar."*

Le jour de mon mariage, le 21 Décembre 1935 toute la noce est venue y

prendre l'apéritif après la cérémonie. c'était très convivial. Je me souviens d'une grande salle de bal. Il y avait bal le dimanche mais sur la semaine c'était le café ouvert à tous, et qui était fréquenté quotidiennement par ceux qui ne se faisaient pas de bile. "

Madame Juliette DETREZ, arrivée à Sevrans à 16 ans vers 1930 : *" A l'époque c'était un bal de famille, pas question de laisser les filles y aller danser seules. J'y*

allais le dimanche après-midi avec Papa, Maman et mon petit frère. Il y avait l'orchestre au fond, et des petites tables tout autour de la grande salle; les parents consommaient pendant que les enfants dansaient. Quelques fois, quand même, il y avait des bagarres entre jeunes, la bande de Mitry-Mory qui venait s'affronter à la bande de Sevrans. Ce n'était jamais bien méchant, rien à voir avec l'époque actuelle. "



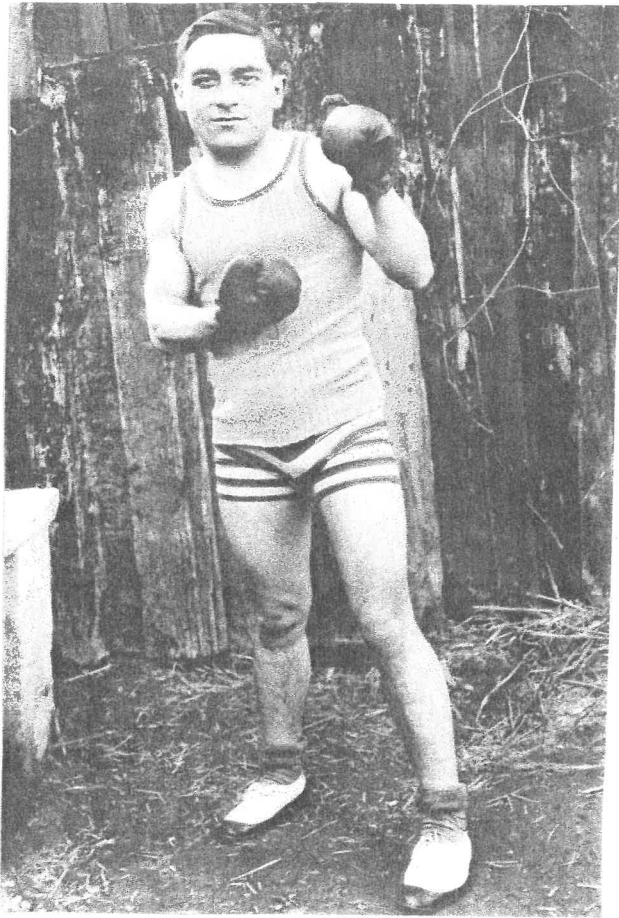
Le Pas Bileux reconstitué d'après les témoignages.

Mais Louis FASQUEL qui n'a pas quitté Sevrans depuis sa naissance, rue de l'Amicale le 1er Septembre 1911, va nous en dire beaucoup plus, tout en égrenant ses souvenirs d'enfance. Laissons le parler.

"Le PAS BILEUX est venu en même temps que le lotissement qui s'est fait là comme partout, car en 1926 çà a été l'année où SEVRANS a gonflé avec les lotissements et tout ce qui s'en suit.

Il y avait la rue Danton, et après la rue Danton c'était tout des champs, jusqu'à

une petite rue qui allait au passage à niveau qui a dû rester encore, au passage à niveau il y avait une maison. Juste en dessus le pont du chemin de fer. Alors il y avait une butte qui partait exactement au même endroit que le R.E.R. AULNAY-ROISSY, une butte de terre surélevée; il y avait des ponts à certains endroits pour le passage des routes ; c'était la ligne PARIS-RIVECOURT, projet d'une ligne de chemin de fer d'Aulnay jusqu'à Rivecourt, et aujourd'hui le R.E.R. passe exactement à la même place, à côté du cimetière et tout ce qui s'en suit, vous voyez.



Louis FASQUEL tantôt boxeur amateur,



tantôt accordéoniste.

C'est à ce moment là alors qu'il y a eu des lotissements. Pas d'eau nulle part ; tous les gens avaient des petits puits forés. Même rue de l'Amicale il n'y en avait pas, celle qui est la rue du Colonel Fabien maintenant. Je suis né au 19 actuel de la rue du Colonel Fabien, au premier étage, en 1911. Et ensuite on est venu avec mes parents dans une cabane en bois là (rue du Docteur roux) à peu près au 10, rue du Docteur Roux. Il n'y avait pas de route, il n'y avait pas de numéros. Mon père à ce moment là a acheté un terrain où ma sœur habite (Mme CARON, 23, rue Col. Fabien). Quant la construction s'est faite, j'avais 10 ans. donc en 1921. Bon, donc en 1921 il n'y avait encore rien, c'est à partir de 1927. Je crois me rappeler que la construction du PAS BILEUX doit remonter en 1926 avec le lotissement des Trèfles.

En 1927 les propriétaires, dont je ne me souviens plus le nom, ont monté un petit

café une salle, c'était comme une grande salle à manger où ils buvaient le café, puis ils avaient une chambre derrière et c'était tout. C'était simple, très simple. Et après ils ont agrandi, ils ont fait une grande salle derrière qui a fait le renom du PAS BILEUX. Tout a été là. C'est devenu le grand café, et le dimanche cela faisait salle de bal, la grande salle faisait le bal le dimanche après midi.

Et alors, ça c'est le plus beau, pendant un moment il y avait des réunions de combats de coqs très importants. Il y avait des concurrents (les coqueleux) qui venaient même de Belgique en voiture. Là le quartier était animé. Il y avait souvent une dizaine de voitures dans la rue le samedi soir. C'était tout un truc. J'y ai assisté plusieurs fois mais cela ne me plaisait pas beaucoup, je n'aimais pas ça. "

A PROPOS DES COMBATS DE COQS

Gilberte PICUR, arrivée à Sevrans en 1927 à quelques mois ce souvient : " Vers 1936 j'étais enfant, et comme tous les enfants j'étais très attentive aux faits et gestes des grandes personnes. C'est ainsi que j'entendais mon père, Monsieur RACLOZ qui était alors conseiller municipal avec Monsieur CAYET parler de ces combats de coqs au PAS BILEUX, combats clandestins qui bravaient l'interdiction de la municipalité. Un soir qu'une telle réunion se tenait, le maire Monsieur FERNET et son conseil, dont mon père, se décident d'intervenir au PAS BILEUX pour annuler la réunion, mais voilà que les organisateurs allèguent que Monsieur le Maire n'ayant pas revêtu son écharpe tricolore n'a pas l'autorité requise, aussi il fallu retourner chercher l'indispensable écharpe et la sanction pu enfin s'exécuter. Je me suis souvent demandée d'où venait cette idée de combats de coqs dans notre région. A mon avis beaucoup de saisonniers venaient à Sevrans pour les travaux des champs, moissons, ramassage de pommes de terre, etc... et parmi eux des Italiens et beaucoup de Belges, ce qui expliquerait peut-être que ces derniers vivant pendant plusieurs mois sur notre commune auraient pu lancer l'idée de cette activité, passe temps favori du Nord.

Moi non plus je ne me souviens pas du nom des propriétaires du café ; il me semble toutefois me souvenir que la patronne s'appelait Cécile. "

REPRENONS LE RECIT DE LOUIS.

" Le PAS BILEUX était connu de tout Sevrans Il y avait des bals de nuit le samedi soir, on quittait à 5 heures du matin à peu près. C'était comme ça, toute la jeunesse allait au bal, ce n'était pas comme maintenant. C'était des bals musette d'ailleurs, ça a commencé par le piano mécanique et après il y a eu orchestre. Le

piano mécanique n'a pas duré très longtemps, il était resté là mais il venait toujours des orchestres. On donnait chacun 100 sous je crois si on voulait danser. Il y avait un homme dans la salle qui haranguait les danseurs. "

Juliette DETREZ nous a informé que son beau-frère, Monsieur PARENT a tenu cette place) : "Il avait une sacoche et on lui donnait chacun une pièce pour la danse suivante . Avant chaque danse il disait: Passez la monnaie, passez la monnaie... comme dans la chanson....c'était un orchestre avec accordéon. J'ai même joué moi de l'accordéon. A 20 ans. j'ai même joué en amateur plusieurs fois, parce que j'ai eu mon accordéon en 1930-31 "

ET LES ORCHESTRES ? Nous avons retrouvé Monsieur Marcel HEKIMIAN arrivé à Sevrans à l'âge de 5 ans, il y a 85 ans de cela et qui y passa toute sa jeunesse :

Avant 1930 l'orchestre était dirigé par Petit-Louis HEM. c'était un très gentil garçon plein de talent qui ne connaissait guère la musique mais jouait merveilleusement bien d'oreille. Il venait de Freinville. Mon orchestre, L'orchestre HEKIMIAN fut l'orchestre attitré du PAS BILEUX de 1931 à 1935. Les orchestres à l'époque étaient des orchestres musette composés d'accordéon, batterie, guitare, banjo. Je me souviens avoir joué avec Louis FASQUEL.

BULAND aussi faisait quelquefois des remplacements à la batterie. (N.B. un souvenir reste dans le quartier sur ce musicien Monsieur BULAND. Un jour d'orage il manqua d'être foudroyé dans le passage du Tir à l'Arc, son instrument de musique ayant attiré la foudre.).

"Il y avait également Edmond FRAISSINET, accordéoniste, qui venait jouer de temps en temps.

J'avais aussi un chanteur : RAOUL. Peut-être quelqu'un se souviendra-t-il de notre répertoire de l'époque : Les lilas blancs,

mimosette, reine de musette, aubade d'oiseau, triolets. Perle de Cristal... Ce que j'aimais le mieux jouer c'était une java : " La Poule à Julot ". Aussi des valse : " Le Danube bleu, les hiboux." "

N.B. Monsieur HEKIMIAN a d'ailleurs fait carrière dans la musique, notamment comme compositeur (Joli perroquet - Rythme d'Asie) et orchestration notamment du Pont de la Rivière Kwai.

Monsieur FASQUEL insiste sur la convivialité qui existait à cette époque là au PAS BILEUX :

"C'était familial. La dame nous connaissait tous, nous appelait par notre petit nom... vraiment familial.

Même pendant un moment donné il y en avait qui buvaient beaucoup ! Dans la semaine c'était ouvert. Il y avait ce bistrot là et le bistrot DEYNOUS à côté du coiffeur, route d'Aulnay. (avenue du Général Leclerc. maintenant " au Figaro".) La maison DEYNOUS avait une salle qui existe toujours à côté du coiffeur, et le coiffeur c'était un bazar où l'on vendait un peu de tout.

Après les combats de coqs je me souviens d'une autre activité. La Boxe. Cette même salle de bal servait dans la semaine de salle pour les jeunes gens, parce qu'à Sevran il n'y avait rien pour la jeunesse, donc la grande salle servait de salle de gymnastique avec entraînement de boxe. Il y avait un champion de par ici dont j'ai oublié le nom qui était manager." (Monsieur HEKIMIAN se souvient lui de SENECHAL d'Aulnay qui combattait à Sevran avec DUDULE, plombier aussi à Aulnay, de Devos,...) "Toute la semaine on allait s'entraîner le soir, culture physique et entraînement aux combats de boxe. Il y eu même des combats de boxe officiels ".

En 1927 c'était le commencement, on voyait des bals un peu partout, les gens allaient le dimanche avec la famille danser dans une salle de bal. Il y en avait une juste

en face de la ferme à Rougemont. Une sur la route d'Aulnay, au Trianon de Freinville, on allait danser partout. On y allait à pied même aux Sept Iles de Montfermeil.

Enfin, voilà notre PAS BILEUX. Café et salle de bal. Jusqu'à la guerre il resta ouvert. En 1939 les gens venaient toujours prendre leur petit apéritif. Pendant la guerre il paraît qu'il a fermé. Après la guerre il a repris ses activités, je me souviens c'était ouvert en 1945-46. Oui, il y avait beaucoup de jeunes. On servait le pastis, mais je pense qu'il ne faisait plus que café. Et après les patrons ont fait un pavillon, et ils ont commencé à être vieux. Je ne me rappelle pas leur noms. Pourtant je les connaissait très bien, ils avaient une fille qui était très gentille d'ailleurs, c'était une copine à moi, on était jeunes ensemble. Les teneurs de ce bistrot étaient des gens vraiment très gentils et simples. Ils nous offraient souvent à boire comme à des amis, les jeunes on ne buvait que des Vittel-cassis, mais à ceux qui buvaient l'apéritif aussi.

En 1946 je ne m'en suis plus occupé quand je suis revenu. Je me suis marié en 1943 car je suis rentré de l'Allemagne sur un brancard très malade ; j'ai fait 18 mois d'hôpital à Paris. C'était long. Alors il n'était plus question d'aller boire un coup quelque part ni de discuter. J'ai bien revu des copains, notamment VERON, celui qui a été tué ; il habitait une des dernières maisons dans la rue ici (Du Dr Roux)".

Il est certain que le PAS BILEUX eut pendant longtemps très bonne renommée. Monsieur Jean LELONG se souvient d'un détail relevé lors de sa lecture d'un ouvrage régional sur les environs de LIZY-SUR-OURCQ concernant les distractions dominicales de jeunes agriculteurs de Seine et Marne. Certains venaient notamment le dimanche, en bicyclette, de MONTHYON. et oui !... pour danser au Pas Bileux ; ce petit bal étant réputé tant pour la qualité de sa tenue que celle de son ambiance. - ce qui conforte les souvenirs de Monsieur

Adrien DUGUERET Horticulteur à Sevrans

Mon père, Adrien DUGUERET est né à Sevrans en 1896. Ses parents, originaires d'Ille et Vilaine, habitaient 36, avenue de Freinville. Mon grand-père, François DUGUERET entretenait des jardins.

C'est pendant la guerre 14-18 que mon père a épousé Thérèse PETIT. Après, il s'est installé au 29, avenue Gambetta, pour y produire des fleurs. Il avait des serres et cultivait lui-même ses fleurs. Il faisait aussi des arbres fruitiers, il allait les planter chez les gens. Ça « rentrait bien dans ses cordes ».

Il a même réalisé un parterre de fleurs en forme d'étoile pour la commune près de la place, à la demande du Maire, Monsieur FERNET.

Ma mère vendait les fleurs au marché, au marché de Sevrans et le samedi après midi au marché de Freinville.

Mon père faisait également, les gerbes, les couronnes pour les enterrements, les

mariages, toutes sortes de fêtes, quand on lui commandait. Il faisait les chrysanthèmes pour la Toussaint. Même en retraite, il a continué à faire les chrysanthèmes, ça faisait un petit rapport.

Vers 1938, mes parents ont liquidé leur commerce. Après les grèves, avec les menaces de guerre, les gens n'achetaient guère de fleurs. Mon père est allé travailler à la Poudrerie. Il avait le métier d'ajusteur tourneur. Sur le marché, ma mère connaissait les femmes des ingénieurs de la Poudrerie qui étaient clientes. C'est par l'intermédiaire d'une de ces dames... par le mari, que mon père est rentré à la Poudrerie.

Pendant la guerre 39-45, nous n'avons pas été trop malheureux. Il y avait des arbres fruitiers à la maison. Mon père cultivait des légumes : les pommes de terre (on en avait pour tout l'hiver), les carottes, les choux, les fèves (on faisait de la purée de fèves), les salades, les tomates...



Propos de Simone, fille d'Adrien DUGUERET recueilli par Gilles BOUDIN

291 MARIAGES

C'est le nombre d'unions célébrés à Sevrans entre 1645 et 1792.

Nous les avons relevés (Gilles BOUDIN, Bernard GENDRE et Jacques MORTUREUX) dans les registres paroissiaux conservés en Mairie et sur le micro film du deuxième exemplaire de ces registres conservé aux Archives Départementales. Ils sont publiés dans une brochure, classés par ordre alphabétique sur les noms des époux et des épouses, avec les noms des parents,

d'un éventuel premier conjoint et d'un lieu d'origine, lorsqu'ils sont indiqués dans l'acte.

Cette table de mariage est disponible aux prix de 60 francs (table simple). Une version plus complète existe également avec tous les renseignements contenus dans les actes : professions, témoins, publication des bans, dispenses, etc... s'ils sont mentionnés.



Un exemplaire de la table simple a été remis au président du Cercle Généalogique de l'Est Parisien lors de son exposition à la salle des fêtes de Sevrans le 2 octobre 1999. Il en sera déposé également un exemplaire à la Mairie et aux Archives Départementales.

La Société de l'Histoire et de la Vie à Sevrans remercie tous ceux qui, par leurs recherches, leur travail, leur témoignage, leur sympathie, ont permis la réalisation de cette revue et de l'exposition qu'elle complète.